

Présentation

L'État de Grâce a été écrit alors que je voyageais sur le pouce vers 1974. Je n'ai jamais présenté ce roman pour être édité, car je trouvais qu'il était beaucoup trop osé et je n'étais plus d'accord avec les propos tenus. Je les trouvais déplacés, par contre, j'aime la folie qui s'en dégage. Aujourd'hui, je le sors de mes cartons, car je veux digitaliser tous mes textes. Ainsi, les gens pourront choisir. Ils en penseront ce qu'ils voudront.

L'ÉTAT DE GRÂCE

Le salut de l'humanité est dans les sens...

Jean-Jules Richard, écrivain québécois

J'ai longtemps voyagé. Je suis morte. Je suis allé au ciel. Le bon dieu m'a ressuscitée. Je suis allée partout et je n'ai vu que de la bêtise.

Yanie Corriveau, sept ans.

La haine de son corps et de ceux des autres sert de ghetto entre les individus. Cette morale est un mur permanent d'anti-solidarité. Elle est la cause première de la mésestime de soi.

Jean Simoneau, écrivain québécois.

" L'hiver sera long encore une fois. La neige me pourchassera jusqu'en mon lit. Maudit torrieux ! J'en ai marre de cette mort qui me

lèche la peau, me ride le visage. Elle me transit et n'attend que le moment où j'éjaculerai pour me porter dans cette autre dimension où les énergies se pressent les unes aux autres, avant de retourner aussi inconsciemment que les fois d'avant, à la lumière du jour. "

10h.30. - Isaac s'arrête un instant de plus à la lecture de cette lettre, reçue hier d'un ami pour qui la vie n'a rien épargné en misères. Il frotte lentement le papier, se lèche ensuite les doigts, en fermant les yeux.

C'est sa façon de partager la misère de ses semblables. Il se lève ensuite, sans apercevoir la nouvelle poutre sur ses épaules. Il se rend aux toilettes. Il est bandé comme un cheval. Après quelques secondes d'hésitation à savoir s'il devrait se masturber, Isaac retourne vers son lit, en se frottant le bout du pénis. À chaque mouvement de petite jouissance, la poutre sur ses épaules disparaît un peu plus.

" Belle petite créature, fais un sourire à papa ", ajoute-t-il, en se mirant, en passant près d'une commode, alors que le pénis gêné crache dans la glace. " Tiens, vlan dans ton orgueil, petit coquin !"

Il enfle ses culottes, sa chemise et se met une meule au cou. Comme tous les jours depuis 1,200 ans, Isaac ira au coin King-Wellington annoncer le silence.

Cet office quasi-religieux est ce qu'il y a de plus simple : il se fout à poil et crie un «son» toujours égal à lui-même. Ce son s'anime, danse devant les passants, les invite au silence. Sa couleur bleu-violet fait parfois entrer les gens dans une furie animale tant ils ont peur de voir le tombeau qui les recouvre prendre feu.

Isaac est bien conscient que sa nudité provoque une foule de comportements étranges, mais pour lui, ses exercices sont indispensables. Sans eux, il avance

un jour de plus vers sa destruction, laquelle sera finalisée la 117^e journée, selon le calendrier aztèque.

Comme d'habitude, Isaac est à peine installé que l'armée, la police, la protection civile entre en transe. Un bruit perçant court les rues. La « meute de sons » sent tous les poteaux de téléphone, tous les klaxons. Elle bondit partout où le vent se fait entendre, le poil droit au cou, jusqu'au moment où elle paralyse devant Isaac qui, dans sa transparence, se consume lentement. L'artillerie crache. L'aviation pette ses obus. Cette manœuvre se poursuivra jusqu'à ce qu'Isaac cesse de crier.

Alors, à coups de matraques, à coups de pierres lancées par la foule, Isaac sera conduit dans une cage de 187 étages, chaque étage représentant une humiliation nouvelle à subir avant de recouvrer la liberté.

Ce gratte-ciel a été nommé **L'ÉTAT DE GRÂCE**.

10h.31. Isaac sort de l'État de Grâce. Il se rappelle peu de chose, sinon qu'à son entrée, un mastodonte de 350-400 livres lui a flanqué un coup de massue en plein front, après qu'un groupe de travestis eurent dansé autour de lui en chantant :

Première leçon :

Le cerveau est une bébelle
à démonter , à démonter.
On saura ce qui en est
dès qu'on l'aura démonté.
Le QI s'est caché
dans ses neurones.

L'intelligence est un ennemi
de l'ordre établie.

Leçon à retenir :

IL EST INTERDIT D'ÊTRE NATUREL.

Isaac en trébuchant, piétine les rebus amassés dans la rue à l'occasion de la fête des Cochons. Il s'agit d'une cérémonie annuelle d'une durée d'une journée au cours de laquelle le président donne ordre à l'armée d'obliger les gens à sortir de chez eux et se nourrir de détritrus avant de se rendre au colisée où un groupe d'acteurs récitent les litanies de reconnaissance à l'État et au président. Celles-ci commencent par :

Bienheureux sommes-nous
de pouvoir manger hot dog
Bologne, foies de toutes sortes !
Bienheureux sommes-nous, nous,
que l'État épargne de la faim,
nous, que l'état écarte des abattoirs
des bonnes viandes avariées.

De temps en temps, du haut de son balcon, le président et ses députés, lancent des raisins et les restes de leur festin, au peuple en délire.

Ce cérémonial se répète depuis 700 ans pour conserver l'humilité qui s'accumule dans les dégueulements des participants. Cette humilité est ensuite mise en sachet qui est distribuée au peuple tout le long de l'année. On l'appelle «la vitamine du printemps» puisqu'elle est la principale source d'actes

héroïques.

C'est ainsi que l'an dernier pour rendre plus rouge le tapis que devait emprunter le président, un adolescent s'est saigné à mort aux yeux ravis de la foule qui, après l'avoir déshabillé, le porta sur le reste des détritrus transportés au colisée afin d'être mangé sous les yeux attendris du président, pour qui la jeunesse est un " met fin".

Les organes génitaux de l'adolescent furent avalés d'un coup par le président qui les fit d'abord lécher par tous les jeunes devant lui afin qu'ils aient eux aussi un jour un tel amour de la nation.

Vouloir se sacrifier pour leur président, c'est l'honneur éternel. Les photos des zizis des gamins assez sensibles pour se donner ainsi en repas, sont placées dans les temples pour servir d'exemples aux autres. Dans le salon, on assiste à une exposition permanente des bites dévorées par le président.

Isaac se dépêchait. Il ne voulait pas être pris par cette foule vorace, avide d'humilité. Il n'avait qu'envie de fuir l'impression intérieure presque inconsciente, tant elle était floue, du dernier étage de L'État de Grâce qu'il venait de visiter. De cet étage, il se rappelait seulement l'odeur de merde. Quelqu'un avait-il dansé ou lutté avec lui dans cette merde ? Mais qui ? Pourquoi cette frayeur ? Qu'était-il arrivé ?

Isaac ne s'en souvenait pas et ne semblait pas vouloir s'en rappeler. Il se prit à vomir juste en pensant à la "naissance", puis sans comprendre, ce fut encore pire avec l'apparition du mot "homme". Qu'avait-on inventé pour détruire en lui toute fierté d'exister comme être vivant ? Il dût avoir été martyrisé pour l'avoir oublié, après avoir passé trois ans inconscient sous la fenêtre du troisième étage

de l'État de Grâce, fenêtre par laquelle il s'était précipité à l'extérieur.

10h.32 Isaac sort enfin de la ville. Les fleurs le saluent.

-- T'es bien triste, l'ami !

-- J'ai un cœur-miroir. Je transforme la Vie en images-vérités, selon le monde d'où je sors.

La fleur le regarde attentivement et se dessèche. Isaac se précipite à cette fleur. Il pleure six heures sur sa mort, car il se sent responsable. Il s'en voulait de n'être encore qu'un miroir du passé. Il aurait voulu ressusciter cette fleur, mais le temps ne se naviguait pas encore vers le futur. Il sentit croître à son épaule un furoncle duquel il aurait bien voulu tirer le poison. Mais on est comme on est. Il continua sa route, triste à mourir. Plus solitaire que la solitude elle-même. Un vieux chicot, à travers sa toux, le pria de passer son chemin parce qu'il voulait survivre.

-- Va ! Va, avant qu'il ne soit trop tard. Là-bas ! Là-bas ! Je suis certain qu'il y aura quelqu'un ou quelque chose qui te tirera de cet abîme, de cette violence quotidienne que tu ne peux souffrir.

L'arbre agonisait. Il n'existait déjà plus puisque lui aussi était trop près de la ville pour assurer sa survie. La pollution se rendait jusqu'à lui. Un nuage personnifié par les virus de chacun.

Isaac poursuivit sa route. Plus triste que jamais. N'y a-t-il rien de vivant sur cette planète ? Il atteignit enfin un puits. La soif le tenaillait de partout. Quand

il y plongeait la tête, il sentit son corps entier s'enfoncer dans les profondeurs.

Mais, à son désarroi, cette chute fut orientée vers les nuages qui devenus une forte brume, étanchaient les pleurs. Au fond, il se découvrit seul, nu, sur le bord du lac. Comment aie-je pu en arriver là ?, se demandait-il encore quand un garçonnet se présente à lui.

-- Salut ! T'es blessé ?

-- J'ai le cœur ...

-- Tu ne crois plus en rien ?

-- Si ...

Isaac se prit à pleurer. Il revit sa mère en sang devant un crucifix, suppliant le Christ de lui faire l'amour.

-- Viens, je veux jouer avec toi.

Le garçonnet, dans sa nudité, était d'une beauté telle que le soleil fondait dans ses yeux. La mer avait à ses lèvres tant de gestes vagues qu'aucune symphonie n'aurait pu compétitionner avec sa valeur musicale. Il était d'une telle transparence qu'elle lui rappelait ce besoin tout humain de se rendre au coin des rues King et Wellington exécuter son «mentra».

Les fleurs mortes se mirent à rire. Isaac les entendait dans le rire du gamin. Le vieil arbre se mit même à fleurir. Il le voyait s'étirer dans la chevelure du gamin. Il sentait dans ses doigts le pouvoir de créer des contes de fée. D'où lui venait ce nouveau pouvoir ?

Après s'être baigné avec le gamin, avoir ensemble construit des châteaux de sable, l'enfant annonça son départ par une course effrénée sur les vagues. Isaac ne parvint pas, peine perdue, à le rappeler à lui. Il courait derrière l'enfant dans un espace de plus en plus flou. Il s'éveilla à nouveau dans sa chambre. Il était 10h.33.

10h.33. " L'hiver sera long encore une fois. La neige me pourchassera jusqu'en mon lit. Maudit torrieux ! J'en ai marre de cette mort qui me lèche la peau, me ride le visage. Elle me transit et n'attend que le moment où j'éjaculerai. ", Isaac relut la lettre en souvenir.

Isaac se lève, se rend à la toilette. Il se lave les dents qu'il tient dans sa main. Il se sort un œil qu'il plonge dans un bocal d'huile. Il descend la fermeture-éclair de son estomac pour vérifier le bon ordre de chaque viscère. Isaac se fiche d'être en pièce détachées. Dans la vie normale, quotidienne, il a besoin d'unité, son environnement décide tout pour lui. Il est bien obligé de gagner sa vie comme tout le monde.

Isaac enfle son cercueil. Il sort à l'extérieur, c'est-à-dire hors de sa chambre. Partout les morts-vivants vivent dans leur cercueil, sous une coupole, sans arbre, sans animaux (sauf les dirigeants qui en ont une pour se protéger), sans sourire.

Isaac enjambe l'ombre d'un mur de pierre. Il file jusqu'à l'usine où se produira une pièce de jouets pour enfants : des fusils-mitrailleurs, des javelots, des couteaux et surtout des aiguilles. Une foule de petites plaisanteries pour surprendre les parents et les amis, car, en ce monde, s'aimer c'est se mutiler

mutuellement. Toute une littérature, une industrie, rendue possible par la haine qu'on leur a appris à avoir d'eux-mêmes, tout particulièrement, pour leurs corps.

Le travail manuel joue le rôle de bruleur chez Isaac. Pendant de longues heures les souvenir ressurgiront dans les bruits de la scie variée. Isaac est heureux car il est le seul à savoir qu'il aura la Vie au moment où tous les intérêts acquis-imposés seront exterminés en lui pour laisser place au vide, qu'il se nourrira de nouvelles images. Celles de la Vie en opposition à celles de la Puissance.

Et ce jour, il n'aura plus à rendre coin King-Wellington.

La répétition du même geste : se pencher, prendre trois petits bouts de bois, les apporter à la première scie pour en faire des pièces de 12 pouces, les placer en pyramides avant de les scier à nouveau par l'autre bout, un pouce plus court, et les lancer dans une boîte. Il fera cela sans maugréer, sans parler à personne, sinon pour enfilet des sujets banals pendant de courtes interruptions.

Qu'est-ce que ça peut bien faire ? Les patrons feront de l'argent. Ils emporteront les profits dans leur pays. Cet argent, comme bien d'autres profits, servira à fabriquer de nouvelles armes pour assujettir ceux qui oseront déplier l'échine et essayer de voir plus loin que les autres. Ainsi, d'en-haut, sera maintenu l'esclavage et un monde basé sur la guerre pour augmenter toujours les profits de ceux qui sont pourtant déjà très riches.

S'il est interdit de s'amuser, de se rebeller, reste au moins le droit de songer à vide jusqu'à ce que les patrons viennent exiger d'augmenter la cadence probablement parce qu'on gèle dans le département et que l'on ne veut pas que les employés s'engourdissent et diminuent la production ou qu'ils soient

malades, ce qui créent des baisses de revenus... mais il ne faut pas trop chauffer, sinon les patrons perdraient encore plus d'argent et l'empire en souffrirait.

Pendant tous ses gestes inutiles, Isaac repassa en mémoire des faits importants de sa vie.

La dernière fois alors qu'il songeait à cet hôpital spécialisé à arracher les yeux et les nez de femmes pour mieux les mouler en croix et répondre à la mode, avant de les enfoncer dans la figure des enfants et de les marquer ainsi à jamais du goût du martyr, Isaac s'était coupé un doigt. Il n'eut pas à laisser son emploi bien longtemps : l'infirmière de l'usine étant aussi la directrice du personnel, il dût immédiatement après avoir été pansé, se reposer sur ses bouts de bois, malgré la douleur de chaque mouvement. Les hommes n'ont pas d'importance devant l'attrait grandissant des profits des patrons.

Cette fois, Isaac ne songeait pas aux moyens qu'il emploierait pour améliorer sa condition de vie. Le souvenir du garçonnet nu dans sa tête, souvenir entrecoupé parfois par des images de son dernier passage à l'État de Grâce, le possédait.

Depuis la vue de ce jeune, sa vie ne pouvait pas être la même puisque s'il pouvait maintenant comprendre son asservissement, sans toutefois en saisir tous les rouages, effet des passages à l'État de Grâce. Il lui était maintenant possible d'imaginer un monde plus vivant. Il savait que la révolution est d'être heureux dans un monde qui vous condamne au désespoir.

Sa scie se mit à rougir, le moteur à chauffer, une dizaine de contremaîtres accoururent.

Isaac plongeait de plus en plus dans sa rêverie. Il souriait, mettant ainsi la production en danger. Le tombeau dont il se couvrait se mit à fondre lentement. Rien n'existait plus dans les trippes d'Isaac de la conscience pratique de l'usine. Les Africains, il ne s'en foutait plus. Au contraire, il désirait même les voir, leur parler, les aimer.

Ce n'était plus les intérêts de ses maîtres qui couraient dans sa tête avec leurs meutes de chars d'assaut, mais un enfant sans tombeau. La beauté d'un regard. Sa maison grugée par les rats, ses problèmes de locomotion, plus rien n'avait d'importance. Il aimait l'univers humain à travers cet enfant. La société était en danger un homme respirait...un homme pouvait être heureux.

Un des contremaîtres fit aussitôt installer une cloison au tour d'Isaac et de sa scie. Il ne fallait surtout pas que ce virus nommé "lucidité" se répande aux autres employés. Cela aurait été dangereux. Un peuple conscient est un peuple exigeant.

Isaac était sur le point de commencer son mentra, ayant atteint une première forme de transparence, quand il se rappela sa mère bouffant sa merde pour survivre. Aussitôt, son tombeau réapparut. Les contremaîtres applaudirent de satisfaction. Le danger était passé. Ils pouvaient maintenant retourner à leur poste de chiens de garde de la production. L'État de Grâce avait eu raison de la liberté d'Isaac. Il avait compris son incapacité à aider sa mère. Il savait que l'État de Grâce était maintenant maître de ses pensées.

Isaac avait maintenant la nausée. D'où ce souvenir hideux pouvait-il provenir ? Sinon de l'État de Grâce.

Isaac se rappela que ce troisième étage avait la forme du visage de sa mère, visage sur lequel on le forçait de chier, en lui administrant de puissants sédatifs

et de fortes drogues ; alors qu'autour de lui un groupe de femmes l'engueulaient. Sa résistance, l'amour de sa mère, lui donnait aussi mal au ventre que s'il avait vécu un accouchement.

Isaac se remémora les engueulades de ses parents à son sujet alors qu'il était tout petit, alors qu'il était encore incapable de se défendre si jamais ils auraient décidé de l'attaquer. Il ressentit exactement toute l'agressivité de ses parents à son égard.

« Je n'étais pas encore né que déjà j'étais condamné à la solitude. Je n'ai jamais été désiré. »

Isaac se mit à crier, il était pris de tremblements. La fausseté de ce souvenir en contradiction directe avec la réalité créait une disjonction dont il ne parvenait à pas contrôler.

Aussitôt, l'un des contremaîtres qui venait souvent et longtemps l'examiner travailler, comme s'il fut un esclave, fit amener Isaac au bureau du directeur du personnel, laquelle l'informa de son renvoi. Isaac revit un jeune garçon de 16 ans au travail. Celui-ci avait la jambe fracturée. La direction de l'usine, plutôt que de l'installer à un travail où il aurait été debout, mais au moins sans bouger, le fit travailler à la machine où il fallait le plus "courir".

« Ah ! La maudite Colle au cul !, », lança Isaac, sentant que cette usine portait bien son nom. Il s'en rappellerait encore longtemps.

Aussi, Isaac ne perdit pas son temps à tenter de s'expliquer. Il savait que l'ordre établi avait prévu tous ces cas où le souvenir pouvait procurer un certain bonheur . C'était la faute de la vision de l'enfant. Un pouvoir duquel l'État de

Grâce n'avait pas encore triomphé. La jouissance avait été trop grande pour pouvoir être facilement effacée de sa mémoire. Isaac savait que tous moyens de protestation ne sont qu'une perte de temps à moins d'être dans le syndicat des gens satisfaits, mais Isaac n'était pas encore syndiqué. Il n'avait pas encore accepté son état social.

Il ne lui restait plus qu'à retourner chez lui. Isaac sentait, malgré tout, couler en lui un sentiment de bien-être. Il n'aurait plus à se robotiser au travail mais, les problèmes ne faisaient que commencer. Comment parviendrait-il à subvenir à ses besoins ? À 17 ans, le bien-être social permet à peine de se payer un riz aux légumes et une petite chambre dans un taudis. Les boss exploitent à fond ces années de la vie où les muscles sont à leur meilleur.

La jeunesse est possiblement la plus maltraitée du système puisqu'il faut l'écraser pour la standardiser, lui faire rêver de grandes professions, en l'obligeant à abdiquer à sa liberté pour obtenir les sous qui lui permettront de répondre aux schèmes que les adultes ont soigneusement semé en eux depuis leur plus tendre enfance.

La société est une invention qui se renouvelle constamment dans le but premier que les plus petits enrichissent les plus riches.

En cours de route, Isaac se rappela son ami Gabriel. Ce dernier pour survivre avait commencé par quelques petits larcins. Fallait bien manger. Puis, comme bien d'autres. Il fut esclave de ceux qui le poussaient à avoir toujours un peu plus de cran, à aller un peu plus loin.

Un jour, Gabriel fut abattu dans un hold-up. Fallait une victime pour redorer l'image de la police. À cette époque, il n'y avait pas encore d'enquête sur le

crime organisé qui ne change rien, mais qui sert à faire croire, en la justice, à la majorité silencieuse. Devrais-je suivre cette voie pour manger ? Isaac ne se sentait délinquant que dans son besoin de chanter le bonheur que lui procurait la sexualité.

Isaac arriva chez lui, épris de fierté que l'État de Grâce ne l'ait pas complètement assassiné. Pour combien de temps ? Pourquoi ? Son ami Fantoche l'attendait sur le perron, un verre de bière à la main.

-- Il boit toujours, ce maudit Fantoche !

-- Salut Isaac ! Tu me sembles plus en forme que jamais, Il y a une fleur dans tes yeux.

-- J'ai fait un voyage au-delà de la raison. J'y ai vu des arbres qui pleuraient. Des pivoines qui riaient. Des maison-lapins où les enfants jouaient au cowboy dans les terriers et parfois même au docteur. J'y ai vu la mer et un ruisseau, tout petit, à peine habile à porter ses chutes. J'y ai entendu des romances d'oiseaux qui, si elles ne sont pas grivoises, nous parlent de nos mythes et de notre folklore. Ah ! Si tu savais comme elles sont belles.

Isaac se tut. Il avait peur de désamorcer un charme, de tuer en lui son conte de fée. Ses yeux brillaient comme deux soleils. Fantoche comprit son copain puisque lui aussi avait déjà vu double. Malheureusement, avec le temps, sa mémoire s'était affaiblie au point qu'il ne pouvait plus savoir quand les grands deviennent petits et quand les buveurs passent à la danse Pour boire jusqu'à l'ivresse perpétuelle, il faut s'être tellement méprisé que l'on ne sait plus qui est cet inconnu en nous.

-- On aime toujours, dans la mesure de ce que l'on est, ce que l'on veut être, se contenta de répondre Fantoche

-- J'ai connu jadis une petite fille beaucoup trop grosse pour son âge. Pourtant, elle était certaine que les adultes ne pouvaient rien contre elle parce qu'elle se savait une petite fille. Tu me crois ? ", demanda Fantoche rêveur.

-- J'ai toujours été ce que l'on ne voulait pas que je sois, répliqua Isaac. Je suis bien seul. Pourtant, j'ai en moi la certitude que je suis ce que je dois naturellement être. J'ai bien mes limites. Je suis lâche. Je suis impatient. Je suis même un peu trop naïf, mais parfois, sans le vouloir, je vis dans une autre dimension. Je deviens un enfant. J'ai besoin d'être entouré par les enfants. Je les aime nus, avant d'être prisonniers des cercueils. Des enfants habillés sont des enfants frustrés. Pourtant, leur misère m'est incompréhensible parce que personne ne peut comprendre ce que vit un enfant. Sa vie est un rêve et les adultes ne peuvent plus rêver.

Fantoche ! Je n'ai plus confiance en moi. Trop de gens sont contre moi. J'ai peur des adultes. J'ai des milliers de tonnes de sable à convertir en château ; mais je n'arrive plus à décider quel genre de château je veux et ce que j'en ferai. Dès lors, je demeure seul. À pleurer. Ce n'est pas que je ne sais pas m'amuser. Il y a tant d'autres clowns dans le monde.

Je vais dans un jardin et je reste simplement là, au-dessus des fleurs, le nez bouché.

J'aimerais un jour que mon corps soit un hamac tendre recevant un gamin qui y sommeille d'aise et de plaisir. Le caresser, lui offrir avec ma main tous les paysages, du champ de blé d'inde dans lequel nous courions, à celui d'un

ruisseau au-bas d'une chute où nous allions à la pêche. Resurgit dans ma tête ce bruit des épis ! Toutes les nuances entre cette senteur de terre jusqu'à celle de ses cheveux. J'aimerais vivre par lui, moi, qui suis déjà si vieux puisque je ne sais plus jouer avec la Vie. Ah Fantoche ! Le monde est cruel. Il ne pense qu'à l'argent. Posséder. Posséder jusqu'à l'ivresse de sa mort.

La Mort est le vampire qui nous éloigne des enfants, de leur corps, de la mélodie de leurs cheveux. As-tu déjà croisé ton enfance, tes jeux qui revivent, empreinte de ceux que tu respires dans la crinière d'un gamin ? As-tu seulement su pourquoi sur ce corps si fragile, il est si doux d'y poser les lèvres ?

La beauté est d'une autre dimension que les mots. La poésie a la forme des voyelles, les lèvres, celle de l'orgasme. L'adoration du visage d'un gamin est une formule qui ne se vend pas. Ah mon cher Fantoche ! Si tu avais vu cette mer. Si t'avais dormi quelques secondes sous le sable. Tu saurais rêver d'éternité.

Le gamin était étendu près de moi. Ses cheveux habillaient les racines d'un arbre qui se remettait doucement de sa toux. Sa peau était plus douce que la biche. J'aimais ce paysage qui m'écartait de l'éternel pareil -au- même du béton et de la brique, de ces fenêtres-prisons des familles qu'il faut cacher. J'étais spectateur d'un conte de fée, fasciné jusqu'à l'ivresse de confondre le coucher du soleil dans ses yeux au sourire taquin de ses désirs.

Fantoche, d'ajouter Isaac, si t'avais bu à son sperme ! À travers sa jouissance, t'aurais appris mille choses qu'on ne veut pas que tu saches, de peur que tu sois heureux. Tu connaîtrais la frontière entre la liberté naturelle et la mort constituée par les interdits. Tu jonglerais avec l'illusoire morale des adultes, incapables d'échapper à leur histoire. Toi aussi, jamais plus, tu ne voudrais être un adulte.

-- J'ai vu dans mon crachoir s'agiter un monde, Isaac, un monde qui n'a qu'une bombe pour cœur. Pour gencive, une grenade. Pour poumons que des éclats de bactéries. La soif du pouvoir gruge tout. L'hostie de pouvoir. Savais-tu qu'en devenant père de famille, tu deviens la réplique exacte de ce que tu haïssais en ton père à cause des obligations dans lesquelles tu dois vivre comme lui ?
Répétition du karma.

L'économie est une prison qui tue le plaisir de vivre pour tous les pères qui se soucie de ses enfants.

-- Je sais. Moi aussi parfois, je rêve de pouvoir. L'État de Grâce m'y contraint. Serais-je vraiment capable de transformer le monde ? Suis-je assez vivant ? Pour qu'il n'y ait plus en nous ce besoin d'autorité comme si l'on avait besoin d'écraser les autres pour conserver son minimum vital ?

-- Il faudrait peut-être apprendre à aimer son corps !

-- Aimer des corps jusqu'au besoin de se déculotter, jusqu'à la fascination du toucher par simple curiosité, par admiration pour leur beauté. Pour leur goût de sel.

-- Jeune j'ai rêvé à une fille plus belle que les sirènes, se rappela Fantoche. Pourtant, ce n'était qu'une baleine de corset. L'amour est décevant. Il mentira toujours. Nous avons la tête trop pleine de sirènes vendues dans les revues et les films. Sais-tu toi ce qu'est l'amour ?

Isaac et Fantoche entrent dans la maison. Les meubles sont rares. L'atmosphère est à la pauvreté.

Fantoche se rend au frigidaire. Il ouvre la porte, prend le corps inanimé d'une jeune fille. Il sa pose sur la table.

-- Elle est belle, J'espère qu'aujourd'hui elle répondra à mon appel.

-- Je n'aime que les garçons. Les filles sont trop compliquées ... elles pleurent toujours sur leur sort de femelle, comme si on était responsable qu'elles en soient...

-- Si tu n'avais pas été sexuellement berné dans ton enfance, tu saurais que toutes les filles sont aussi des garçons... Elles ont cette même merveille, cette même faculté, qui anime tous les enfants : la fantaisie. Ces histoire de vagins et de pénis sont des traumatismes d'adultes, de religions, car on se sert de cette mince différence pour dominer...créer des classes sociales...

Fantoche caresse le corps nu de la jeune fille alors qu'Isaac s'installe à la table pour écrire un peu. Il s'arrête.

-- T'es chanceux. Ta petite peut toujours être avec toi puisque tu le seul à pouvoir lui rendre la vie. Moi, je n'ai jamais la chance de faire l'amour avec un petit gars, sans qu'il y ait entre nous, les préjugés. Je peux tout au plus d'une façon considérée maniaque leur tâter le bout de la queue, les voir aux pissotières quand ils ne se cachent pas complètement. C'est frustrant. Heureusement, je jouis déjà beaucoup juste à les voir s'agiter, à les désirer ... je me masturbe ensuite. Je ne suis pas encore assez fort pour avoir raison des préjugés qui sont protégés par la police de la pensée unique.

La jeune fille gémit sous les doigts de Fantoche. Il s'approche la bouche et tout en lui moulant les seins avec ses doigts, il lui suce les mamelons. Il laisse glisser sa langue tout au long du ventre avant de l'introduire entre les lèvres. La jeune fille écarte les jambes, papille des yeux et se lève. Fantoche la saisit par la main, l'amène à une garde-robe, lui fait enfiler le tombeau dont elle doit se vêtir pour être parmi les gens du pays.

-- Je ne veux pas le mettre.

-- Si, tu dois. Sinon, on te reconnaîtra. Les gens ont tellement peur des extra-terrestres qu'ils t'élimineront à jamais en t'imposant leurs valeurs. Viens, Ève, il y aura bientôt un concert du tonnerre. L'orage ne devrait plus tarder.

Fantoche et Ève disparaissent. Isaac est seul devant son bout de papier, répétant de temps en temps, l'ouverture de son poème.

À tous ceux qui se croient niais, abrutis, exploités.
À tous ceux qui se font prendre au piège avant de s'en rendre compte.
À tous ceux à qui l'on crie des bêtises en exigeant leur service.
À tous ceux qui ont si peu confiance qu'ils se méfient d'eux-mêmes.
À tous ces gens qui pensent être ici contre la volonté de tous.
À tous ceux pour qui très souvent « je t'aime » est un terme de mépris ;
anathème, proscrit parce qu'ils aiment en dehors des conventions.
À tous ceux qui chaque jour s'étonnent d'être aussi caves, aussi RIEN.
Je vous salue, mes frères !

Isaac quitte la maison. Il se rend dans sa famille.

Isaac pense à deux pensées qu'il a lues quelque part. La première :
« Toucher sexuellement et avec affection un enfant qui nous fascine par sa beauté, ce n'est pas le pervertir, c'est de lui apprendre à apprécier la vie par le canal de son corps dont il devient fier à travers le plaisir » et une deuxième du livre Louis Riel, Exovide, de Jean-Jules Richard : « Vous regardez mes fers. Regardez-les bien. Ce sont des symboles. Celui-ci, le mythe de la réaction. Celui-là, le contresens des préjugés. La réaction et les préjugés ne sont pas seulement les ennemis de mon peuple, mais aussi du monde entier. Le monde entier m'a enchaîné. »

10h.35. Isaac arrive dans sa famille. Sa mère lave la vaisselle de ses deux moignons.

-- Si ça continue, je m'userai aussi les deux bras. Ah Seigneur ! qu'aie-je fait de si mal pour être si sévèrement punie ? Je n'aurais jamais dû avoir des enfants.

Au même moment deux enfants entrent en se tirant des ballons par la tête. Le plus petit pleure. L'autre, lui tire les cheveux.

-- Stéphane laisse ton frère tranquille pour l'amour du ciel. Va jouer dehors ... Y a des fois où je les tuerais...

-- C'est naturel, la fatigue rend tout le monde agressif ...

-- Mais je n'ai pas le droit de parler ainsi, ce sont mes enfants...

Sa mère se jette aux pieds des enfants amusés.

-- Pardonnez-moi, mes pauvres agneaux. Votre maman ne pensait pas ce qu'elle disait...

À cet instant, elle aperçoit le plus vieux qui fait un signe à Isaac, voulant dire qu'elle est malade dans la tête. Sans perdre une seconde, elle saisit un couteau, prend le doigt du petit et lui coupe, en récitant :

-- Père et mère, tu honoreras afin de vivre longuement.

Isaac prend le doigt de Stéphane et le recolle en l'embrassant. Les pouvoirs de l'amour. Pendant que sa mère récite comme un zombie :

-- Ça t'apprendra d'avoir du respect pour ta pauvre mère. Je me lève à six heures. Moi. Je prépare le linge des quatre plus vieux. Moi. Je les réveille. Moi. Je les prépare pour l'école. Moi. Je les fais déjeuner. Moi. Pendant le reste de la journée, je cours comme une folle : lavage, lavage, lavage ... le petit Robert mouille encore son lit. Moi, j'aseptise. Ça pue partout dans la maison. Une fois par semaine, je fais une dépression nerveuse à replacer les cochonneries que ces petits laissent traîner. Moi. Puis, encore faire à manger. Moi. Se faire crier par la tête par les petits jusqu'à ce que le bonhomme arrive de l'ouvrage, grognard comme pas un que j'endure. Moi. Un qui se prend pour le plus grand boss du monde, tout en prêchant la démocratie. Un qui parle de faire sauter cette maudite société et ne peut même pas ramener un salaire qui a du bon sens. Imagine-toi que ce vieux cochon, qui ne peut même pas me faire jouir une fois par mois parce qu'il vient trop vite ou se met à pisser au lieu d'éjaculer, commence avec ses amis à courir les putains. Que je ne le prenne jamais en flagrant délit, je le tue ... Moi.

Stéphane est assis sur Isaac et se laisse caresser.

Isaac n'entend presque plus sa mère se lamenter. Il est plus attentif aux jouissances qu'il procure à Stéphane, en le chatouillant. Il se laisse emporter par les yeux du petit qui s'allument petit à petit. Ce corps qui se raidit à chaque chatouillement, se convulse comme un mille pattes, il crie en riant " lâche-moi" et en même temps, il manifeste un désir irascible d'être encore caressé. Instinctivement, Stéphane écarte les jambes, mais peu de temps après, il y retire la main qu'il a invité, craignant peut-être d'avoir trop de plaisir ou la peur de désobéir inconsciemment aux normes de la société qui proscriit le toucher, tout en laissant libre cours aux meurtres, à la violence, sous toutes ses formes, spécialement, l'humiliation .

-- Plusieurs jeunes mangent une raclée ou se font toujours chialer après. Écrasés, ils finissent par croire que s'aimer, c'est se frapper. Blessé ou se faire blessé, s'étirer les réputations jusqu'à la déchirure intérieure, c'est le seul moyen de se toucher, se dit Isaac, en voyant Stéphane réagir aux plaisirs. La violence ne

fait pas rire... La violence ne m'habite pas.

Stéphane se relève. Il prend la main d'Isaac et d'un ton suppliant l'invite à aller jouer avec lui.

-- Stéphane ! Laisse ton frère tranquille. Tu sais bien ce que je t'ai dit concernant vos différences d'âges. Les plus jeunes ne se tiennent pas avec les plus vieux

-- Quel imbécile a inventé cette règle ?

-- Les adultes ont peur qu'ils puissent apprendre comment se comportent les hommes, de dire Stéphane, assez lucide pour son âge.

-- Stéphane n'a plus l'âge d'aller jouer avec toi, Sacre ton camp ! Va gagner ta vie et paye ta pension.

Isaac se sent soudainement triste.

Les mères s'approprient leurs enfants comme elles ne faisaient qu'un avec eux. Elles les étouffent pour créer des hommes qui soient toujours à leur main.

-- Si maman savait que je lui préfère les garçons, elle me chasserait sûrement. Les femmes ne peuvent pas endurer qu'une autre personne soit préférée à elles.

Il se rappela soudain le matin où l'ayant pris en flagrant délit de masturbation, elle lui avait crié qu'elle préférerait le voir mort, après confession bien évidemment, que de le savoir perdu dans l'océan du péché.

Isaac avait alors énormément souffert d'entendre sa mère lui préférer l'État de Grâce à la vie. Il était moins convaincu que sa mère l'aimait assez pour le laisser vivre sa vie comme il l'entend... Les femmes crient contre le pouvoir en croyant pouvoir ainsi se l'accaparer.

Isaac regrettait encore une fois que les adultes écartent toujours les enfants de leur vie, comme s'ils étaient un poids à supporter. Une grenade à manipuler.

« Les autorités se sentent bien différentes pour toujours réclamer ainsi que les jeunes soient avec les jeunes, les vieux avec les vieux. Les mères ont peur que les gars leur préfèrent leur père. Pourtant, les adultes n'hésitent pas en s'en servir pour les commerciaux. La pureté tombe vite, pourvu que ça paie. Même ils oublient que certains vieux se sentent redevenir temporairement des enfants avec les enfants. Le bonheur leur saute à la figure devant un enfant. C'est le seul

moyen qu'ils peuvent d'ailleurs utiliser pour fasciner les enfants, sans les traumatiser. Les adultes veulent leur interdire ce qui pourrait les rendre libres. Quant aux enfants, les notions d'âge et de sexe n'existent pas. L'enfant aime être là où il se sent en sécurité, là où il se sent aimé par qui ils veulent être aimés. Jouer aux fesses, c'est une expérience comme les autres. Sans plus, ni moins. Ce sont les adultes qui paniquent sans même savoir pourquoi. La tradition.

Isaac eut peu de temps pour se ressaisir. Son père entra comme un coup de vent. Il se précipita au poêle. Il fouillait déjà les plats, avant même d'enlever son manteau et son éternelle casquette.

-- Comment le souper n'est pas encore prêt ?

Sa femme n'eut pas le temps de répondre.

-- Je travaille assez, il me semble, tu pourrais te grouiller le cul afin que je n'aie pas à attendre cinq heures avant de manger.

-- Penses-tu que j'ai seulement ça à faire dans cette maudite maison. Je n'arrête pas une minute. Tu peux bien chialer : ça fait une semaine que je t'ai demandé de réparer le tuyau sous l'évier. T'as pas grouillé. Monsieur est là seulement pour manger et faire l'amour. J'ai dû passer l'avant-midi à enlever l'eau qui s'était accumulée sur le plancher. Si tu faisais un salaire raisonnable, aussi. Tu pourrais faire venir un plombier...

-- Le salaire ce ne sera plus très bientôt un problème : on entre en grève mardi prochain. Les boss vont cracher les Tabarnak ou on va les faire sauter...

-- Bien ça, je ne le prends pas. Monsieur, va faire la grève. Ça va changer quoi tu penses ? On va simplement être encore plus dans la misère. Toi, pis ta crise de révolution. Commence donc par penser à ta famille plutôt que d'aller jouer au héros. Penses-tu que la dernière fois, ça nous a donné grand chose ? On a été deux mois à ne manger rien que du riz. Puis, vous vous êtes faits avoir autant par le syndicat que par les boss.

Isaac ! j'ai beau me fendre le cul en quatre pour faire comprendre à ton père que le monde a toujours été ainsi et le sera toujours ; il ne veut rien savoir. Est-ce que je participe, moi, au mouvement de libération de la femme ?

-- C'est ça, je vais me mettre à prier. Ça changera quoi ?, demanda le père.

-- Si tu priais plus, ça irait peut-être mieux pour nous.

-- Ah ! Ne recommence pas. Je te dis que c'est intéressant de rentrer ici. La maison est toujours à l'envers. T'arrive et au lieu d'avoir un bec, tu reçois des bêtises. Les enfants ne sont pas élevés, y sont "garrochés".

-- Si tu t'occupais aussi de tes petits, ça serait différent. Non, Monsieur, est là seulement pour leur sacrer la volée ... assez que les petits s'imaginent que s'aimer c'est se casser la gueule.

-- Quand ça ne veut pas fermer leur gueule, ça passe leur temps à se battre, ça mémère à savoir dans quelle assiette ils vont manger, ça se tire des fèves au lard par la tête ; il n'y a qu'un moyen de les dompter : une bonne claque sur les fesses. Kâliss !

Isaac est las de ces éternelles chicanes de famille. Il sait bien que les deux ont à la fois tord et raison. Le problème est de vivre dans une institution, une collectivité, niant autant que possible son individualité... pas étonnant que les individus se rebellent toujours, entraînant sans cesse les mêmes situations.

Stéphane ne quitta pas pour autant immédiatement la maison paternelle. Il voulait revoir Stéphane avant de partir. Partir avec lui si possible, avant qu'il ne soit aussi un robot...

Le temps passe et Stéphane n'arrive pas pour souper. Que peut-il bien lui être arrivé. Isaac constate combien peu il connaît son frère. Il ne sait rien de ses habitudes, ni de ses amis. Il ressent un fort sentiment de peur. À chaque fois que la porte s'ouvre, il se lève, impatient, torturé. La tension est d'autant plus forte que son père vient de bâillonner sa mère. Isaac se demande pourquoi son père s'irrite aussi vite, dès que sa mère se lance dans ses éternelles lamentations. Paternité ? La responsabilité est-elle une torture pour les mâles ? Leur rôle déborde-t-il leur instinct de chasseur ?

Évidemment, l'ordre est donné de passer à la table. À la table, il faut être sage, ne pas crier ; sinon le repas risque de se terminer par quelques volatiles qui se mettent à voler autour des têtes. Il suffit de dire le mauvais mot pour que la guerre éclate.

Isaac est assis, près du benjamin de la famille. Il est presque rachitique et pâlot à en compétitionner avec la pleine lune. Peut-être sa maladie tient-elle autant aux revendications des caresses de la mère qu'à son aspect physique déficient ? Il lui suffit d'entrouvrir son répertoire de plaintes qu'aussitôt la maman s'assoit dessus pour le protéger de la mort. Il est si bien protégé qu'il en a le cerveau asphyxié.

Isaac le méprise soudainement, mais surmonte vite ce sentiment de jalousie. Après tout, ce n'est pas la faute de son frère, si sa mère n'en voulait pas à sa naissance, ce qui a provoqué chez elle un profond sentiment de culpabilité dont

elle essaie d'atténuer le poids en s'asseyant sur son poussin. Ce pauvre petit ne peut-être abandonné à son sort une seule minute, il ne saurait plus se défendre contre les courants d'air. Emporté par le vent. Il serait comme un ballon.

Comme d'habitude le repas sera plutôt maigre. Tout le monde autour de la table sera sur le qui-vive, surveillera son voisin au cas où l'autre en aurait un peu plus. Juste avec cette anxiété, les crises seront amorcées, il ne restera plus qu'à les laisser éclater au grand jour. Tout le monde examinera d'abord le poisson et souhaitera que l'autre s'étouffe avec une arête pour pouvoir ajouter sa part à son assiette personnelle. La faim individualise mieux que n'importe quel mouvement anarchiste.

-- Où est Stéphane, interroge la mère débâillonnée, le temps du repas, et de ce fait, temporairement soumise.

-- Comme d'habitude, de répliquer le père, ce petit voyou arrivera en plein milieu du repas de façon à déranger et faire brailler tout le monde. Laisse faire, il ne courra plus demain. Je lui couperai les jambes dès ce soir.

-- Tu ne peux pas faire ça. Comment ira-t-il à l'école ?

-- L'école, c'est une perte de temps pour fainéants. À son âge, moi, je travaillais.

-- T'es pas le plus beau résultat que la société a donné, rétorque la mère.

Stéphane entre. Isaac court devant son père et lui barre le chemin.

-- Si tu touches à cet enfant, je te tue !, crie Isaac.

-- Mêle-toi de tes affaires, répond le père.

-- Justement. J'adore cet enfant et je ne permettrai pas qu'on le touche, autrement que pour le caresser.

-- Me prends-tu pour un fifi ?

-- Je ne te demande pas l'impossible. On est ce que l'on est. Je te demande d'aimer tendrement tes petits ou d'abandonner ton rôle. En amour, les caresses font partie du palmarès. Il est plus important d'apprendre à aimer que de travailler ou porter un fusil pour une révolution qui sera à recommencer 20 ans plus tard parce qu'on aura oublié l'essentiel : la révolution est faite spécifiquement pour apporter à chaque individu le maximum de bonheur.

La révolution doit être une libération. Ce n'est pas qu'un petit chant

patriotique, un posage de bombes, c'est l'amélioration des conditions de vie de chaque individu de la communauté. La révolution est faite pour le bien d'une collectivité qui doit lutter pour avoir ses droits.

-- C'est contre le parti ... !

-- Dans le cul, le parti ! Ce qui compte ce n'est pas le parti, mais ceux qui le composent. Il aurait d'ailleurs intérêt, le parti, de s'occuper un peu moins de ses propres intérêts et s'occuper un peu plus des intérêts de ses membres.

As-tu déjà caressé un enfant ? As-tu déjà vu le plaisir que tu lui procures, en se faisant ? Viens ! Nous nous cajolerons ensemble tous les trois. Viens ! Stéphane est plus beau qu'une médaille, plus riche que la loto. Stéphane, c'est la vie, ce qui attire, enjôle, fait agir. On vit pour l'avenir de ses enfants.

Le père plie les genoux, la tête entre les mains. Il crie comme s'il venait d'être atteint d'hystérie :

-- Non ! Non ! Je n'ai pas le droit de caresser mes enfants. Je suis un père et un père c'est d'abord un rôle, c'est l'AUTORITÉ. Le père, c'est le bâton de la famille, celui qui frappe pour enseigner l'obéissance. Un père n'a pas le droit d'avoir un cœur.

-- De quel droit peux-tu les frapper ? Pourquoi un père n'existerait pas pour autre chose que diriger, imposer sa morale, une morale qui lui a été imposée plus tôt par son père. Transmettre, retransmettre. J'ai souvent rêvé de te voir nu, te toucher, ne serait-ce que par curiosité. Voir cet organe qui m'a conçu.

-- T'es complètement fou, ma foi.

-- Tu n'as jamais rêvé de rejouer au docteur ? De retrouver l'innocence de l'enfance ? Serait-ce que la révolution t'as tellement sapé l'intérieur qu'elle t'a enlevé tout sentiment. Pourquoi as-tu besoin d'être un rôle social ? Une marionnette idéologique ? Pourquoi refuser d'être humain ? Rien qu'humain. Il est urgent que l'on apprenne la tolérance dans ce bas monde. La nudité est le diamant de l'enfance, sa pureté.

Le père se relève. Il saisit un fusil et vise Isaac, pleurant, comme un enfant enragé.

-- Je ne suis pas une tapette. Jamais je ne permettrai que le nom de ma famille soit terni par un des ces monstres, un de ses dénaturés. Je vous abattraï tous les deux."

Le coup retentit, mais ni Isaac, ni Stéphane n'est atteint : leur mère a soulevé le canon juste à temps. La tendresse est le pouvoir des femmes sur les hommes. Une lampe située dans l'appartement voisin s'écrase sur le plancher. Le feu se répand à toute allure. Le bonhomme court en s'arrachant les cheveux.

-- Toute ma vie. Tous ces sacrifices pour rien. Quelle honte, mes enfants sont des tapettes. Ma maison est en feu. Ma femme est une vipère. Maudite famille ! J'ai gâché ma vie. Je suis un homme fini. Il se ramasse une corde et va essayer de se pendre.

Isaac et Stéphane s'enlacent et s'embrassent. Ils s'approchent du feu, baissent leur pantalon et, tout en riant, se regardent pisser, pendant que l'incendie perd petit à petit du terrain. La fumée recouvre tout l'intérieur jusqu'à ce qu'Isaac ouvre une fenêtre. Une fois la fumée dissipée, on se rend compte que tout a changé. La maison a rembruni. Il y fait froid. Elle est mal éclairée. Elle est d'un autre âge. Par contre, un petit hameau se dresse, tout souriant. Il appelle à la vie.

-- C'est ainsi quand on regarde positivement la vie plutôt que d'y voir sans cesse du mal. La beauté apparaît à travers les rires et les pas de danse.

Isaac tient toujours Stéphane par la main. Ils s'apprêtent à quitter les lieux. Leur mère en pleurs fait ses adieux. Son nombril saigne, car elle vient de couper les liens.

« Nous serons pauvres, mais libres. Nous serons des oiseaux qui voleront le ciel pour y enfiler la tête. Malignement, nous lèverons nos jaquettes pour y montrer nos jambes effectués des danses de joie. Je regrette papa, mais je ne pouvais pas livrer Stéphane à la haine qui t'habite au nom d'un système qui refuse la tendresse, ne se perçoit qu'en habit de péchés pour mieux se punir mutuellement. Un système qui se bat même contre sa nature, une nature qui réclame le plaisir. J'amène Stéphane avec moi. Nous serons absents de ta vie jusqu'à ce que nous t'entendions dans nos veines crier la réhabilitation. À bientôt, j'espère.

Isaac et Stéphane marchent se mémorisant de nouvelles vérités.

" Avant de pouvoir aimer quelqu'un d'autre, nous devons aimer suffisamment nous-mêmes. Avant de pouvoir aimer quelqu'un de sexe opposé, nous devons pourvoir aimer "suffisamment" un autre de notre propre sexe. Que nous vivions ouvertement ou pas notre homosexualité, cela n'a pas d'importance, mais nous devons admettre et reconnaître son

irruption dans nos fantasmes et nos rêves, jusque dans les fantasmes qu'un homme développe avec la femme qu'il aime, mais surtout, à cause de la sexualité mutilée des femmes, dans les fantasmes qu'elles développent à l'égard de l'homme qu'elles aiment.

En réalité, le narcissisme et l'homosexualité ne sont pas plus des maladies ou des arrêts de développement à certains stades que ne l'est le fait de garder longtemps le même travail, d'entretenir dûment une famille ou d'être, plus généralement, un pilier de la société.

(**Mort de la famille**, David Cooper, p. 43)

La répression sexuelle est une forme de concession de la part de police et des politiciens en faveur de la pègre...

Le système entretient lui-même la délinquance et le crime afin de justifier l'existence de la police. Cette dernière n'existe en réalité que pour protéger les maîtres. La prison est une forme d'électrochocs ayant pour fonction d'attiser les haines des victimes de l'ordre envers ceux qui séjournent en punition.

Les communes : " Le caractère révolutionnaire de ces groupes repose sur l'explosion de la contradiction entre la société bourgeoise qui maîtrise tout, qui rend les gens anonymes, les ordonne, les range en catégories et ces gens justement, qui, malgré tout, veulent crier leur nom et annoncer leur œuvre à la face du monde. En fait, ils veulent se montrer au monde parce qu'ils sont en mesure de commencer à se voir eux-mêmes.

Nous pouvons aussi démontrer que le seul pouvoir des structures bourgeoises est le pouvoir dont nous les investissons par notre soumission»

(**La mort de la famille**, David Cooper, p. 64)

Tous ceux qui s'aiment sont des frères....

Isaac et Stéphane déambulent le long des trottoirs. Le ciment fond et des maisons s'écroulent. Il y pousse des arbres géants où s'installent des oiseaux de toutes les couleurs. Les animaux loin d'être sauvages viennent leur lécher les mains. La féerie gagne même le soleil qui, comme un guignol, s'amuse à tourner comme une toupie.

Devant la beauté d'un érable resplendissant de givre Isaac s'arrête. À chaque geste posé sur l'écorce, il découvre le corps nu de Stéphane. La tendresse aiguise le regard. Il se baisse et laisse languir sa langue sur le ventre de l'enfant jusqu'à laisser enfile ses lèvres sur le pénis-champignon qui se dore au soleil, étendu sur l'écorce de l'érable. Quelques minutes plus tard, sous les contorsions de Stéphane, une manne tiède tombe sur la forêt et la ville qui, elle,

résiste à la transformation.

Petit-à petit, le soleil pénètre tout le paysage. La vie danse en nuées de bises tièdes, emprunte des carrefours d'éclats de rire. La vie blanchit jusqu'aux racoins les plus obscurs. La farandole devient intérieure. Qu'il est ineffable ce geste qui te secoue le corps après cette décharge électrique au bas-ventre.

Isaac et Stéphane continuent leur chemin. Peu de temps s'écoule avant que des entrepreneurs défrichent à nouveau la forêt de son village pour y ériger leur tour de béton. Isaac, ne peut se retenir, il laisse échapper un tout petit rugissement qui se donne des airs de mentra, mais ça suffit à faire pencher la tour toujours dans le même sens, comme la Cour Suprême du Canada. La secousse a été de courte durée, juste assez longue pour alerter les autorités.

Le Président réunit son conseil d'urgence. Les chefs de police arrivent au palais national, une corde à la main. Enfin, vont-ils pouvoir exécuter quelqu'un ! Mais, le désarroi s'empare d'eux : le sifflement a cessé sans qu'ils aient pu identifier d'où il provenait. D'une voix commune, les autorités font serment de châtier les coupables. Si de tels événements se passaient trop souvent, le tombeau des gens risquerait de fondre et alors ce serait la fin du règne de la caste de la " la religion payante ". Plus de religion. Plus de pouvoir. Plus d'esclaves.

Les deux frères-amis, amoureux de la vie, arrivent au pont Champlain. Pour se rendre chez Fantoche, ils devront faire de l'auto-stop. Leur pouce rougit. Ils s'installent juste au début de l'autoroute. Ils y sont depuis peu, quand arrive une auto-patrouille. Isaac et Stéphane sont alors ramenés devant le poste de péage où pour continuer à se quêter un tour, ils doivent risquer de voir les autos se tamponner, avec eux au milieu. Isaac ne comprend pas. Pourquoi les bœufs haïssent-ils autant les jeunes ? Selon les agents, il faut éviter les dangers d'accidents. Là, où ils étaient, il n'y en avait pas ; là où ils sont, ils existent tous.

Pour la première fois, Isaac se rend compte que ce règlement stupide n'a pour fonction que de décourager les auto-stoppeurs. S'il parvient à voyager ainsi, il faudra se rendre directement à Sherbrooke, sinon ils seront à nouveau interceptés par la police. Comme s'il était impossible que quelqu'un les prenne et ne les mène pas à destination. Ne peut-on pas les laisser en chemin ? Pourtant, même dans cette éventualité, il n'y aurait pas de danger à poucher (faire du pouce=faire de l'auto-stop) sur l'autoroute même, après les postes de péage. L'autorité a ses préceptes que seuls ses adaptes mordus par la rage de dominer peuvent comprendre.

Une auto s'immobilise. Isaac et Stéphane y prennent place.

-- Sherbrooke ?

-- Sherbrooke !

Le silence porte l'auto. Isaac jubile alors que Stéphane s'endort, la tête appuyée sur son épaule. À Granby, le chauffeur les avertit qu'il a changé d'avis, qu'il s'arrêtera en cette ville. Stéphane est à la fois rouge de colère et inquiet. Il s'installe à nouveau sur le bord de l'autoroute avec le petit qui commence à se plaindre de la faim. Chaque seconde devient de plus en plus pesante. Isaac ne sait plus que faire pour tranquilliser son frère de route qui se plaint maintenant de la faim et du froid. Évidemment, une auto-patrouille arrive.

-- C'est interdit de

-- Je sais, mais ...

-- Il n'y a pas de mais, prenez une voie secondaire ...

-- C'est à cinq milles de marche et ...

L'agent sort de l'auto. Il mesure au moins sept pieds. Il a d'abord une main sur son arme à feu.

-- Qu'est-ce que je vous ai dit. Faudra-t-il que je me débarrasse de vous ? J'en ai déjà écrasé deux autres, hier, plus costaux que vous-autres.

L'agent rêve aux deux auto-stoppeurs qu'il a tiré à bouts portants au cours de l'hiver alors qu'ils essayaient de lui échapper pour se réessayer à faire de l'auto-stop un peu plus loin. Il laisse son arme et se met la main sur le pénis. Ce dernier se gonfle et durcit. Stéphane a peur. Il se met les deux mains sur les fesses. On ne sait jamais. Le flic agite son pénis comme une matraque ... où va-t-il le mettre ? Il n'y a pas que les singes qui prouvent leur supériorité en exhibant la longueur de leur pénis ou la grosseur de leur poche qui s'agite au-dessus des genoux. Certains hommes aussi. Une régression vers l'époque des cavernes.

Isaac part avec Stéphane. Le long de la route, les fonds de bouteille des chauffards courent en dehors des fossés pour leur mordre les talons. La neige s'abat sur eux. Le givre pousse dans leur cheveu. Isaac presse Stéphane de le suivre. Il faut vivre. Ce serait trop bête de mourir gelés ainsi. Les autorités auraient à nouveau gagné.

Enfin, la route secondaire. Un voyageur les embarque. Stéphane maugrée qu'il veut retourner à la maison. Isaac garde le sourire, malgré sa gêne. Le voyage tire à sa fin.

Isaac se perd en conjoncture quant à ses sentiments pour Stéphane. Comment, lui, qui l'aime tant, a-t-il pu décider de l'amener avec lui, malgré les dangers plus grands que ceux de la maison ? Serait-ce qu'inconsciemment il se culpabilise d'avoir entraîné le petit dans cette course folle contre la mort ? Il se reproche d'avoir d'abord pensé à lui. Pourquoi mettre en danger une autre personne ? Pour s'admirer en devenant le protecteur à son tour ?

Isaac voudrait être un oreiller de tendresse pour le corps entier de Stéphane. Déjà, il ne sait plus s'il se sent son amant, son frère, son père ou sa mère. Il est tout ça à la fois. Au-delà des gestes d'amour ne ressuscite-t-il pas les mêmes schémas de possession qu'il reproche à son père ? Isaac prend conscience que cette supposée responsabilité paternelle est un profond canal creusé entre le père et le fils, car ils ne vivent plus en fonction des mêmes buts et des mêmes besoins. Un jeune cherche le plaisir, un vieux cherche à être content de lui. Un jeune expérimente ses limites, un vieux cherche à se défoncer pour se prouver qu'il n'a pas de prison intérieure.

L'autorité paternelle est l'aboutissement naturel du contrôle sur les enfants, après avoir assujéti la femme.

Isaac sait maintenant que s'il veut aimer vraiment Stéphane, il devra vaincre le sentiment d'autorité que l'âge confère et veiller continuellement à ce que l'amour soit en tout temps, même envers et contre lui, plus important que de vouloir tout diriger. Il doit apprendre à devenir l'égal, malgré sa supériorité dû à l'âge et l'expérience. La force est dans la capacité d'osmose. Il sait qu'il devra lutter même contre ses désirs pour s'assurer que Stéphane s'éveille non seulement à son nouveau corps, mais à l'autonomie. Ce geste d'égalité est souvent plus difficile à poser que d'en prendre simplement conscience. Il arrive souvent, dans la nature humaine, de se croire le centre de l'univers.

Sherbrooke ! Enfin Stéphane et Isaac arrivent à la ville-reine des Vauxcouleurs. Une autre ville française qui devient par la lâcheté de sa populace, une ville de plus en plus anglicisée. On parle français comme on parle anglais, mais on y sent dans l'affichage surtout la domination de l'anglais. Ce doit être que les francophones faute d'être Québécois ont honte d'être membre d'une minorité délinquante. Faudrait-il faire sauter les usines qui refusent de s'afficher en français afin de leur prouver qu'il en coûterait plus cher que de persévérer dans leur arrogance ? Ce serait aussi une erreur, car il y aurait plus de chômage. Pas question de s'attaquer aux individus, mais c'est autre chose face aux entreprises colonisatrices. Il faut les boycotter. Ce sujet de discussions de taverne dormait dans l'esprit d'Isaac. Il était beaucoup plus préoccupé par les

réactions de Stéphane qui n'avait pas encore les yeux assez grands pour absorber toutes les beautés qui filaient depuis le mont Orford.

Les amitiés Stéphane-Isaac avaient repris leur force. Une sensation de liberté s'était glissée entre l'ouïe et la vue, à un tel point qu'à nouveau, les deux frères de sang sentaient le besoin de partager la vie en l'échangeant à travers leurs caresses. Ils portaient leur bonheur du bout des doigts au cœur de l'autre, à travers l'électricité et le magnétisme qui s'instaurent entre deux personnes qui empruntent la même voie du toucher pour mieux se partager.

À chaque mouvement des doigts d'Isaac dans la chevelure de Stéphane, apparaissait avec le geste, une nouvelle figure de bonté et de beauté, dans les nuages d'un ciel pourtant pas mal dégagé. Chaque geste permettait à Stéphane dans l'extase des caresses un peu plus de chaleur à travers ces infinissables cartes postales définies par le changement de paysage. Qu'ils sont beaux, ces Vauxcouleurs, beaux à forcer les doigts à de plus longues caresses.

C'est à travers tant de féerie qu'arrivèrent ces amants de la tendresse chez Fantoche. Celui-ci s'était absenté, mais on pouvait pénétrer dans la maison par une fenêtre demeurée ouverte, une invitation à se servir de son amitié. Isaac se précipita à une table pour écrire un poème ou un conte qui lui trottait dans la tête, alors que Stéphane alla se coucher. Isaac savait qu'il faut écrire dès que la muse passe car elle ne tarde pas à s'évanouir. Isaac entreprit son texte.

L'inspiration ne lui venait pas. Isaac lut un petit conte inspiré par Patric Corriveau, 10 ans, s'intitulant :

Le Cavalier."

" Le vent souffle dans la montagne. Un cheval galope dans la prairie. Le cavalier entre dans la ville. L'aigle ronde. Le coq chante. Un fantôme apparaît. Le cheval rue. Le cavalier est fou de peur. Ils fuient à toute vitesse, mais le fantôme reste couché sur la chemise phosphorescente du cavalier qui n'avait pas vu le miroir sur le mur en face d'eux. Ah ! La mimine dowyé !

Isaac riait encore quand Ève et Fantoche firent leur apparition dans la porte. Ils sifflaient, malgré l'interdit. Fantoche avait à la main une bouteille de vin.

-- Tiens, Ève, bois ! Le vin est meilleur pour se saouler que la bière, s'il est de bonne qualité. Si ce n'est pas du Grand Supérieur, de la SAQ, vendu dans les dépanneurs. Le vin plutôt que de t'alourdir l'estomac allège l'esprit. Fume un peu de pot, tu verras le monde plus en couleurs.

Fantoche apercevant Isaac, ne peut retenir ses larmes.

-- Tabarnak ! Pour une surprise, c'est toute une surprise !

Ève était plus pâle que d'habitude. Isaac la fixait tellement qu'elle enchaîna :

-- Mon teint ? Il ne fait que refléter l'ouverture des deux usines : une de textile ; l'autre, de pâtes et papiers. Que veux-tu ces maudits cochons avec leur pollution nous feront périr avant d'avoir soulagé leur avidité de profits. À ce rythme, je serai morte avant demain.

-- Voyons, nous trouverons une solution, s'empressa d'ajouter Fantoche.

-- C'est bien beau à dire, d'ajouter Isaac. Les multinationales gouvernent les gouvernements qui, eux, dirigent la police et l'armée ainsi que leurs auxiliaires, curés, psychiatres, juges et nommez-les.

Tout le monde fait son affaire, tout le monde a son profit. La loi est conçue pour fournir aux avocats et aux juges les délinquants dont ils auront besoin pour confectionner en eux l'étoffe de la révolte qui les mèneront au banditisme, tout ça pour justifier l'existence du système judiciaire et de la sa police. Qui créent les lois ? Les boss... et tu crois que les lois peuvent exister autrement que pour protéger, sécuriser, ceux qui les inventent ? Si un tel pourrissement peut exister, c'est simplement que trop de gens refusent de vivre la responsabilité de l'homme envers l'homme.

-- La solidarité, c'est bien beau en discours, mais dans la vie, c'est une autre chanson, ajoute Fantoche.

Au même moment, Stéphane fait son apparition. Ève bouille des pieds aux cheveux. Elle ne le laisse pas une seconde des yeux. Isaac s'en aperçoit et s'empresse de le présenter.

-- C'est Stéphane, mon frère d'amour, Il est encore trop jeune pour vivre une aventure complète (en regardant Ève avec ironie)

-- Je croyais que les jeunes doivent être autonomes, répliqua aussitôt Ève.

-- Tu ne vois pas qu'il est jaloux de son frère aimant, d'ajouter Fantoche
Isaac est près à sauter sur Fantoche et Ève, pour défendre Stéphane contre un danger qui n'existe pas, quand on frappa à la porte. Ève se concentra.

-- Tu peux y aller, ce n'est pas le concierge. Il ne viendra que demain réclamer le loyer.

Fantoche s'approche de la porte, tend un œil à un trou. Il ne voit personne.

Une petite fille apparaî t toute souriante :

-- Aimeriez-vous recevoir notre journal ?

Fantoche répond non utilisant un ton des plus sec ; mais se ravise, la petite est trop belle pour qu'il joue au révolutionnaire.

-- Même si tous les journaux sont concentrés entre les mains des boss, ou presque, qu'ils nous induisent en erreur, tu les amèneras quand même. Ainsi je pourrai te voir à tous les jours et te donner un pourboire.

Fantoche dissimule qu'il songe à obtenir plus que les nouvelles ... Voir la beauté de cette jeune fille quotidiennement compensera pour tous les malheurs dont parle les médias. Les informateurs sont là pour diriger ce que la populace doit penser. Les informations sont des couloirs de conscience qui conduisent tous à l'obéissance aveugle.

Au moment de fermer la porte, après avoir échangé une rafale de sourires avec la jeune fille, elle souleva son jupon pour le saluer, Fantoche entendit le bruit d'une explosion. Il aperçut la télévision complètement démolie.

-- Que s'est-il passé ? Qu'est-ce qu'Ève a encore fait ? Aurait-elle vu une pomme dans le petit écran

Ève tente de lui expliquer que malgré elle, par concentration, elle a fait exploser le petit appareil tivi afin de protester contre l'emploi qu'on y fait des extra-terrestres.

-- À la télé, nous sommes toujours les mauvais, les ignobles, les dangereux et ça m'insulte autant que d'entendre un imbécile me raconter que bientôt un dieu naîtra ou reviendra pour juger les humains. J'en avais plein le cul de ce lavage de cerveau. Qui ne sait pas depuis Wilhelm Reich que le mysticisme est la pierre angulaire du fascisme ?

-- Je comprends que tu sois bouleversée, mais ce n'est pas une raison de me priver de mes émissions, de lui répondre Fantoche.

-- Plutôt que de regarder des gens se caresser, tu serais mieux de le faire toi-même. Tu serais beaucoup plus en santé. N'oublie pas que la sublimation et l'abstinence sexuelle sont les principales causes du cancer, rétorqua Ève.

-- Ce n'est pas pour rien que toutes les religions ont servi, grâce à la domination, voire même militaire, à l'assouvissement des besoins sexuels de ses prêtres. La culpabilité, le sentiment de soumission naissent de la répression

sexuelle alors que la supériorité est impliquée dans sa permissivité. Pour s'adonner à leur mystique sadomasochiste et ainsi choisir leurs victimes, généralement de beaux adolescents ou des guerriers d'autres tribus, il leur fallait bien une bonne raison... ils inventèrent ce besoin de Dieu.

-- Dieu étant inaccessible, personne ne pouvait contredire son existence. Quant au peuple, on lui imposa la chasteté puisque l'emmagasinement de ces énergies exigent en compensation un travail physique violent, pour ne pas dire mystique ou complètement dingue, ce qui est un peu pareil, de renchérir Fantoche.

-- C'est tellement beau pour des dépravés de voir mourir un mignon, en éjaculant, d'ajouter Isaac.

-- Toutes les religions existent pour justifier la domination des classes sociales et la violence. Elles en sont le cœur et le germe. Et, toutes se servent des trois mêmes moyens : le racisme, la répression sexuelle et la domination d'un dieu sur les autres dieux. C'est aussi vrai aujourd'hui qu'à l'époque des romains.

Les religions avec leur morale sont là pour justifier l'armée et la police, tout comme le nationalisme poussé à outrance. Elles doivent être comme disaient Bataille et Burroughs, la grande machine justifiant l'esclavage, l'exploitation des autres. Tu ne peux pas croire que ton Dieu est supérieur sans essayer de l'imposer aux autres qui ont un dieu inférieur, car selon ta réflexion, ce serait ainsi te priver des bonheurs de l'éternité. Tu peux et doit ainsi tuer pour "son" propre bien, en en faisant un objet de culte, en le sacralisant, et pour assurer le salut de ton âme. Sans toi, ce minable serait toujours un minable. Un esclave.

Stéphane approche du groupe et lance :

-- J'y crois, moi, en Dieu, surtout qu'il ne peut rien pour moi. Je sais qu'il est impuissant puisque l'autre jour, je lui ai demandé de m'aider et il n'a rien fait. C'est quand même bizarre aussi pour un être tout-puissant qu'il laisse aller toutes ces guerres, tuer tant d'enfants, sans jamais intervenir.

S'il nous aimait tant que ça, il nous débarrasserait de la misère et de la haine. Pour agir ainsi, il doit être d'une autre dimension, avec une différence entre lui et nous comme il en existe une entre l'eau et l'électricité. Il existe, mais c'est comme, s'il n'existait pas. C'est une énergie d'un autre niveau que le nôtre.

-- Ce n'est pas important qu'il existe ou non, s'il ne peut rien changer. Il agit sur rien, sinon qu'il permet aux phalangistes, une sorte d'armée religieuse, de faire leur propagande d'extrême droite.

Stéphane et Ève passent dans une chambre à coucher, afin de jouer au monsieur et à la madame, comme font presque tous les enfants normaux, question de se découvrir, de se connaître. Pour eux, il n'y a qu'une religion : la VIE. Enfant, tu n'as pas de temps à perdre à discuter de tes névroses obsessionnelles alors que Fantoche décide de faire de même, à la main, dans les toilettes. Quant à Isaac, il s'installe à la table de la cuisine et écrit deux poèmes.

Le premier est pour Muhammad Ali :

Je suis coincé entre deux écorces
le blanc et le noir
entre la trappe et l'attrape
J'ai lu ta vie et je l'ai aimée
je t'ai vu à 15 ans plus beau que le soleil
je t'ai revu un peu plus tard
plus vieux que la mort.
Ali ! Allah ! Allô !
Moi aussi, je suis d'un pays privé de liberté
je suis un nègre-blanc d'Amérique.

Le deuxième chantait l'amour d'un garçonnet :

J'ai ton corps qui se tend
tes vertèbres qui se gonflent
J'ail l'haleine d'un gamin
ou oui- oui éternel
entre les dents et sous les doigts.

J'ai un rien qui s'emballe
le cœur déchire la tête explose.
Je me sens libre grâce à toi
bel enfant pâmé sous ma langue...

Isaac se relève. Il se hâte vers la tivi et tout à coup se rappelle qu'elle n'existe plus. Il se dirige vers la chambre d'Ève afin d'y souffler deux mots. La petite est couchée sur le dos, Stéphane a une cuisse montée sur elle et une main fermée sur un sein, comme pour essayer une nouvelle forme de toucher : le rêve manuel. Les deux dorment comme des lapins après leur grande évasion pour le paradis. Isaac ne veut pas être indiscret, il ferme la porte. La scène est trop belle pour n'être que griffonnée. Isaac retourne à la table, en sacre de manquer son émission favorite. Dans sa tête, il ne peut s'empêcher de revoir la beauté des rondeurs des fesses de son petit frère, allongé de biais, des fesses semblables aux seins d'Ève.

L'impossibilité de voir son émission tracassait Isaac. C'était peut-être aujourd'hui qu'on aurait tiré les grandes conclusions de ce procès historique, qui dure depuis 15 ans et attise la curiosité de milliards d'individus, à savoir : peut-on condamner un enfant naissant deux fois la prison à vie et une fois à la mort ?

Ce procès a échauffé toutes les consciences et surtout les langues qui ne cessent de se prononcer sur la situation, sans souvent même comprendre, ce qui est en jeu.

Un des groupes maintenait que l'enfant, ayant indûment et de propos délibéré bougé à sa naissance causant ainsi la mort de sa mère, devait être maintenu en prison jusqu'à l'âge adulte et là, être mis à mort, puisqu'il est interdit d'exécuter les enfants dans un pays civilisé.

L'autre groupe maintenait que la difficulté à naître de cet enfant ne pouvait pas lui être imputé puisque la peur des souffrances à l'accouchement l'avait porté à bouger, une peur incontrôlée. De plus, on insistait sur le fait qu'un enfant ne peut pas porter la responsabilité de sa naissance puisqu'il ne l'avait pas voulu lui-même et, par conséquent, ne pouvait pas avoir prémédité l'assassinat de sa mère. L'enfant aurait eu trop peur en apercevant les fers qui s'abattaient sur sa tête. Donc, irresponsable...disait ce groupe.

Ce procès avait suscité bien des manifestations depuis 10 ans, car à neuf ans, l'enfant fut exposé nu, derrière une vitrine anti-balle, pour prouver à la foule qu'il était dûment constitué. À douze ans, il avait été retiré de sa cage de verre, à la suite d'un autre mouvement de foule qui faillit dégénérer dans une émeute pour renverser le gouvernement. Ce mouvement de féminounes averties trouvait dangereux pour les bonnes mœurs de la race humaine de laisser un enfant qui pouvait bander à la vue de tout le monde. On pouvait voir son anatomie puisqu'il ne portait pas de tombeau et ainsi provoquer un désir charnel chez ceux qui le regardait. À date, douze pédérastes avaient ainsi explosés en lui rendant visite. L'État de Grâce se trouvait bien débarrassé.

Le débat avait même été l'objet d'un concile spécial. La majorité des évêques avaient soutenu que la répression sexuelle avait été créée à la suite d'une nécessité religieuse pour maintenir l'esclavage. En réprimant ainsi un instinct, personne ne peut échapper à son péché, car il est partie intégrante de la personnalité de tous les humains. Ayant peur de recommencer, tous obéissent.

Par contre, avaient tranché les évêques, laisser libre court à la sexualité aurait permis aux esclaves de se multiplier à un rythme de croissance qui aurait pu mettre en danger numérique les autorités. Il faut un moins deux soldats pour

chaque esclave. Et, les esclaves coûtent chers.

Ce constat avait pour but de s'assurer que le processus de domination garantirait la conversion d'assez de païens, de cheap labor, pour exercer un contrôle sélectif et permanent de ceux qui pourraient devenir des maîtres apprentis, sans mettre en danger les besoins de main-d'œuvre, qui, grâce à la culpabilité, deviendraient volontairement bénévoles. Ainsi, si un esclave devenait trop puissant, un membre de l'armée de la foi s'en occuperait et lui ferait vérifier s'il y a vraiment un ciel après la mort.

La répression sexuelle permettrait aussi d'avoir des esclaves enclin au travail pour être mieux pardonnés d'être nés sexués dans leur communauté. Ces esclaves déverseraient ainsi leur trop plein d'énergies inutilisées dans le service de leurs maîtres plutôt que courir la galipote. Cette morale avait aussi pour fonction d'assurer à l'Église d'asseoir son pouvoir financier, car, en échange de leur statut, les maîtres devraient verser une partie de leurs bénéfices à l'Église. Bien pensé, n'est-ce pas ? Les évêques finirent par s'opposer à toute forme de libération sexuelle et proclamèrent que leur chef était la volonté, la voix de Dieu, seul maître absolu. Ainsi, tous devaient obéir et tous devenaient coupables en naissant.

Plus tard, quand l'enfant eut douze ans et demi survint un nouveau dilemme. En se grattant le zizi, il éjacula. Quel drame ! Les spermatozoïdes de l'enfant qui se masturbe sont-ils assassinés ou ceux-ci ne deviennent-ils pas une cause de pollution en étant rejeté en dehors de son corps ?

Encore là, le débat fit rage dans l'opinion publique puisque les autorités avaient divisé les points de vue pour maintenir l'intérêt de la masse. Deux groupes principaux devaient s'affronter. L'un prévoyait la mort presque instantanée de cette nouvelle vie alors qu'un autre groupe criait au danger de donner naissance à des virus. Cette campagne du « sang blanc » mit presque toute l'humanité aux aguets puisque tout le monde ou presque éjacule. Bel effet miroir que ce procès !

Chacun comprenait qu'à travers cet enfant, c'est leur procès qui se tenait. On commença une grande chasse à tous ceux qui avaient le malheur de se sentir bien en se masturbant, car la jouissance mettait en danger le reste de la population. Au début, dans les confessionnaux, l'Église constata une forte baisse des éjaculations dites volontaires dont la contrepartie fut une augmentation presque phénoménale de la violence et une recrudescence du vol et de la délinquance. L'industrie du drap non pollué conquiert tous les marchés.

Un symposium extraordinaire de la police, des juges, des avocats et de la mafia fut tenu. La mafia était invitée puisque la violence la concernait directement et mettait en danger les clans existants. Cette violence, due à

l'insatisfaction personnelle, mettait la sécurité des riches en danger et menaçait leur pouvoir.

Les juges ont alors décidé de participer à une campagne de répression des «mauvaises humeurs» en employant la ligne dure, le plus souvent possible, et sur les plus jeunes possibles pour créer un maximum d'impact. Ils s'en prirent à la police trop permissive qui, elle, fit valoir la nécessité d'augmenter ses effectifs. Ils fondèrent les «incertains», c'est-à-dire les jeunes qui ne savaient pas s'ils agissaient en servant la loi ou la mafia. Une réalité difficile à trancher. On se mit à se méfier de tous, les uns des autres. Qui pouvaient dans sa famille être assuré qu'aucun individu n'avait pas essayé à la cachette de se masturber pour contrôler ses colères ? La frustration fut portée aux nues. On prétendit que le plaisir était un crime. La mafia, voyant son marché mis en danger, décida de contre-attaquer en prétendant qu'elle agissait au service des politiciens. Les politiciens quant à eux s'en prirent à la démocratie et affirmèrent que si la société s'en allait chez le diable, c'était bien parce qu'on ne contrôlait pas assez chaque individu. On pensa ressusciter la crucifixion.

On orienta finalement les accusation contre le garçon gardé en prison , nu , à la vue tous; car cette réalité forçait le peuple à réfléchir sur ses origines et sa raison d'être. Il fallait donc le mettre à mort. Mais, ce n'était plus aussi facile qu'avant, les gens avaient réfléchi. Tout le monde connaissait l'histoire de cet enfant. Tout le monde s'y identifiait plus ou moins. Il fallait agir, mais plus sournoisement,

Les autorités firent organiser des attentats par un mouvement soi-disant pour la défense de cet enfant. Le coup marcha si bien que peu de temps après la population mondiale était à nouveau partagée. Cet enfant pouvait-il être une réincarnation du diable ? Les autorités jubilaient : dans peu de temps, les gens ré embrasseraient leurs chaînes et, contre la peur qui émerge avec la liberté, ils seraient les premiers à prier pour redevenir esclave. Il suffisait de maintenir cette peur du diable que l'on fit apparaître sur les petits écrans.

Il était le plus flou possible pour ressembler aux plus de gens possible. Pour créer encore plus d'intérêt, on organisa une émission au cours de laquelle des savants remirent en cause l'existence du diable. Ils démontrèrent que les vengeances de Dieu ou les attentats du diable sont le plus souvent qu'autrement l'œuvre des fiers-à-bras du pouvoir et de la police spéciale. Ce qui apportait un nouveau vernis aux discussions entre les croyants et les non-croyants.

Isaac aurait bien voulu connaître la suite. Pas tant pour savoir qui a tort ou raison ; mais ce qu'il adviendrait de ce cet enfant qui, plus tard, pourrait être n'importe quel enfant. Pour Isaac il n'était pas nécessaire de le lyncher, l'atmosphère dans lequel il survivait faisait qu'il l'était déjà, n'étant pas libre d'aimer qui il voulait.

« Le péché est tout ce qui contre-nature modifie ta psyché. Il a le visage de toutes les peurs dont se sert le système pour te maintenir esclave, tout ce qu'il invente pour te le faire avaler ta petitesse. »

Isaac aimait cet enfant.

Stéphane surgit dans le cadre de porte, haletant :

-- Ève est morte ! Elle est raide comme une barre de fer et ne respire plus.

Le petit était visiblement impressionné d'avoir couché avec la mort. Aussi, Isaac, pour le consoler, lui affirma le contraire. « Elle hiberne », dit-il, sans assurance.

Il se rendit à la chambre, fit le même rituel que Fantoche, mais rien. Inquiet, il alla réveiller Fantoche. Celui-ci se contenta de sourire en apprenant la nouvelle.

-- Tu n'y vas avec assez d'amour. Il ne faut juste jouer de la langue sur sa peau, il faut aimer ça comme un fou. Ah ! Bon dieu de Sorel... Pour repartir une auto, il faut de l'énergie pour la «booster», une extra-terrestre fonctionne sous le même principe.

Fantoche s'exécuta et Ève, plus ravissante que jamais, se mit à chanter. Stéphane la regardait avec des yeux aussi étincelants que le champignon d'une bombe atomique ou l'explosion d'une étoile.

-- Tu vois ce que je te disais, ajoute Fantoche, en s'adressant à Stéphane. Si tu n'as pas réussi, c'est qu'en ayant peur de manquer d'énergies, tu annulais toutes les forces de ton amour. Il faut beaucoup de force pour lancer un appel à travers l'univers entier, car elle peut être rendue n'importe où. Ève aime essayer des choses nouvelles. T'es jeune, t'apprendras.

Ève regarde Stéphane et dit :

-- Lui, il en a pas besoin, il pourrait réveiller n'importe qui, même une âme perdue. Je donnerai naissance à un nouvel enfant dans cinq mois. C'est ton enfant. En es-tu fier, Stéphane ?

Isaac était gêné. Pour la première fois, il s'apercevait que sa misogynie l'empêchait de vivre pleinement. Il se savait parfaitement normal parce qu'il était en plein accord dans son développement avec les expériences passées. Ce

n'était pas de sa faute s'il avait été si dramatiquement traumatisé à dix ans alors qu'une fille le rejeta.

-- Je n'étais pas assez beau pour avoir une fille au cou. En pleine adolescence, j'ai été à nouveau humilié par une fille. T'as beau bander, la mémoire te fait vite débander... il reste toujours un petit goût d'humiliation qui refait surface.

-- Fais-t-en pas, vieux. Ça arrive à n'importe qui. Un jour, tu rencontreras quelqu'un qui te permettra de faire l'amour autant avec un ou l'autre sexe. C'est une question de temps et de chance, répliqua Ève compatissante.

Isaac sourit. Il savait que Fantoche avait raison et il était ravi des remarques d'Ève.

« L'amour, ce n'est pas quelque chose qu'on s'impose ».

Il s'approcha d'Ève et, tout en lui caressant les cheveux, lui dit qu'elle est belle. C'était la première fois qu'il pouvait sincèrement aller aussi loin avec une fille.

-- Je sais que tu le penses vraiment. Je peux lire dans les pensées. Je te remercie de ne pas être jaloux de moi et de Stéphane. Un jour, je l'amènerai quelque temps sur une des mes planètes. Elle est si belle, tu sais. Il n'y a jamais de guerre. Pourtant, elle est bien plus petite et bien plus peuplée que la vôtre. Les gens vivent pour s'aimer. Il n'y a pas de gens trop pauvres ou trop riches. Pas de religion. Tout le monde sait que la vie, c'est jouer sur sa planète durant la vie et non de rêver à un pseudo-ciel après la mort. Chacun comprend son devoir d'être heureux et de rendre les autres heureux. Chacun s'efforce ainsi de créer un paradis planétaire accessible à tout le monde et non seulement à une petite gang comme ici.

Ève ne voulait pas sortir à l'extérieur. Pourtant, le soleil était à son plus beau, il passait à travers la coupole comme si elle n'existait pas.

-- Je ne veux pas jouer aux hypocrites et porter ce tombeau. Je veux être moi tel que je suis, tout le temps. Au diable vos conventions idiotes !, d'expliquer Ève.

Fantoche la laissa faire, sachant que sa décision ne mettait pas son passage sur la planète en danger. Après tout, à 718,995 ans, elle était assez vieille pour savoir ce qu'elle avait à faire ... Les hommes ne sont que la suite génétique de ceux qui les précèdent.

10h.36. Isaac, étant venu à Sherbrooke, à la quête d'un emploi, quitte la maison.

Il n'a même plus un dollar en poche. Il ne s'en fait pas puisqu'il peut toujours au pire acheter des macaronis à \$0.16. Ce n'est pas sans surprise qu'il apprend qu'il en coûte maintenant \$0.30, soit presque le double.

La rage au cœur, il tire la boîte par la tête de l'épicier qui, à son tour, hurle que ce n'est pas de sa faute. " Ce sont les compagnies ! Les gros monopoles, pour maintenir leur pouvoir sur les peuples sous-développés, ont inventé l'inflation. Ils ne veulent pas perdre leur marge de profits, aussi, font-ils croire que la production coûte plus cher, qu'elle est moins grande, vous comprenez, Monsieur ? "

Isaac sait très bien qu'à chaque fois qu'une guerre cesse, les autorités doivent inventer un moyen pour en fomenter une autre, sinon l'économie ne peut pas assez bien fonctionner ... il y a eu trop de chars d'assaut et d'avions pour que tous et chacun puissent en acheter assez à la fin de la guerre, pour éliminer les surplus . Un tel souvenir, ça se place mal dans un salon. Et, c'est écrit en toutes lettres dans *La Paix indésirable*, de Galbraith (monsieur Doe), édition Calman Lévy : pas de guerre, l'économie s'effondre.

Il entre au bureau d'assurance-chômage ... "au moins avec ça, je pourrai survivre." Il songe à la nouvelle vie qu'il devra offrir à Stéphane. Il le voit déjà jouir de sa liberté, de son autonomie.

Au bureau, on lui annonce qu'il faudra bien des semaines avant de la recevoir et qu'il ne l'aura pas longtemps. Isaac bouille. L'assurance-chômage, en attendant l'assurance-travail-respectable, c'est un droit. Il sait qu'il a d'autant plus de difficulté à l'avoir qu'il est jeune, tout comme les vieux ont de la difficulté à avoir une pension respectable.

-- Allez-vous faire foutre ailleurs, petit con ! Vous n'avez qu'à travailler, de lui lancer le préposé.

Travailler. Travailler ! Isaac voudrait bien, mais dans un endroit où l'on ne le traite pas comme un pion, où le paye bien, car il doit s'occuper de Stéphane. Il ne peut plus se permettre d'être seulement un esclave.

-- On sait, les jeunes d'aujourd'hui, ça veut tout avoir et ne rien faire pour le mériter."

Isaac se rappelle à combien d'employeurs il a rendu visite. Combien de fois il a dû se faire tondre le coco et reprendre son cercueil. Ils veulent des jeunes stables ... " il faut de l'expérience, comme si tu peux sortir de l'école avec de l'expérience. "

Il sent jaillir une immense crotte dans son pantalon. Il passe la main à revers dans son dos, l'enfonce, saisit la crotte et la fout dans le gueule du bonhomme qui avale la merde à chaque mouvement des lèvres.

-- Voilà ce que j'en pense de tes nouvelles normes d'assurance-chômage. "

Par un effort de concentration, tous les ministres en réunion du Cabinet se ramassent dans la même position que leur représentant.

Isaac n'est pas plus avancé. Il recommence la course des fiches à remplir en vue d'un emploi ... après tout, il lui reste le bien-être social en attendant de travailler.

Finalement, il trouve quelque chose comme poseur de bouteilles dans les étagères d'un magasin de l'état. Ça paie peu, t'es un pion, mais ça peut te permettre de survivre en attendant d'être parfaitement abruti.

Ça ne tarde pas qu'il est à nouveau au chômage ... il n'était là que pour boucher un trou dans la chaîne. Dès qu'on en a plus eu besoin, on l'a renvoyé. Aussi, devra-t-il se contenter en dernière instance de bien-être social.

À sa grande surprise, plus il s'installera dans un taudis, plus il recevra de prestations. C'est à croire que le gouvernement tient absolument à maintenir les pauvres dans la misère. Si tu gagnes un sou, il est aussitôt déduit de tes allocations. Tu ne peux même pas avoir le plein montant pour faire réparer les dents du petit parce qu'il a plus de 12 ans. Tu ne peux que te payer des repas par trop chargeant pour l'estomac ... des nouilles qui te feront grossir ... Encore pis, si tu es jeune : au lieu de toucher 210\$ par mois, comme les plus de trente ans, tu reçois de \$85 à \$110 ... même pas de quoi te nourrir convenablement.

Comment trouver un emploi ? Avec le temps, tu n'es plus présentable. Reste le téléphone, et, pour ce qui est du téléphone, la très pauvre compagnie Bell Canada, exige un versement initial qu'elle ne demande pas à ceux qui peuvent payer. Elle refuse le moindre retard dans les paiements comme si elle était toujours à court d'argent. ... c'est la même chose pour l'huile, l'électricité, la nourriture, etc. Baptême de baptême ! Comment s'empêcher de voler dans une telle situation ? Comment ne pas devenir menteur quand seul le mensonge peut te permettre de t'en sortir ? Est-il possible de parvenir à un désintéressement

total de sa misère, sinon en se réfugiant dans un désespoir ouateux ?

Isaac s'est installé dans un coin, plus précisément dans la niche du chien. La ouate l'enveloppe de partout quand il est recroquevillé comme un bébé naissant. Parfois, pour mieux respirer, il sort la tête, mais il garde toujours les yeux fermés pour oublier la lampe du plafond, prête à lui tomber sur la tête, la table qui branle de partout et l'éternel problème des repas alors que seulement deux chaises sont disponibles pour quatre personnes. La vaisselle s'accumule. Elle est lavée que deux fois par semaine pour ménager l'eau chaude.

Les journées sont longues. Heureusement il reste la chaleur de la ouate et la masturbation. Ça passe le temps et relâche le trop plein d'énergies.

Après quelques semaines, deux longues palmes se sont formées sous les bras d'Isaac et un duvet commence à lui recouvrir les fesses. Cette nouvelle forme d'être lui permet de nombreux exercices. Chauve-souris lui permet, en plus, d'acquérir une connaissance très approfondie de la forme de ses fesses et de sa capacité à voler au-dessus des événements, d'examiner la situation aussi bien à l'envers qu'à l'endroit. Isaac se sent coincé par son désir de voler et son obligation maternelle de parcourir de temps en temps les parterres pour découvrir quelques vers qui nourriront ses poulets.

Fantoche est ravi de la présence d'Isaac, cela lui permet d'être plus souvent absent. Durant des semaines, il vagabonde de taverne en taverne, expliquant le mal métaphysique de vivre.

À son avis, la fin du monde est proche. Il refuse de s'engager dans une véritable lutte car il ne veut pas être un jouet. Il est fier qu'Isaac ait préféré la vie de sage-femme à l'action politique.

À son avis, cela représente la grande intelligence d'Isaac : à quoi lui servirait-il de s'engager pour remplacer un pouvoir sachant très bien que qui ce soit ou quoi que ce soit qui le remplace, il lui sera toujours interdit d'être pédéraste. La société qui se battra pour la libération gaie fera demi-tour après la prise de pouvoir. Elle ré interdira la liberté au nom du peuple, pour en réalité, défendre son pouvoir.

« Isaac, n'est pas fou. », se dit Fantoche.

Fantoche admire Isaac comme si c'était déjà son épouse. Il commence à se tourmenter d'être un père de famille aussi affreux.

" Je devrais travailler et gagner la vie des quatre, mais personne attend

quoique ce soit de moi", dit-il à son ange gardien

-- Isaac n'est pas ta femme. Stéphane et Ève ne sont pas tes enfants. Pourtant des fois, j'ai l'impression que je devrais te les imposer ... après tout quelle différence cela fera-t-il que ton épouse ait un pénis plutôt qu'un clitoris ? ", de répondre l'ange, fâché d'avoir été dérangé.

Fantoche se demande si Isaac n'est pas trop paresseux pour s'occuper des enfants, " Je ne peux pas tolérer de laisser-aller. Bien beau ce rêve de couple nouveau, de vie d'artiste, mais... "

Et sur ces pensées, Fantoche entreprend de parcourir le monde, changeant de place aussitôt que les événements le confrontent à sa nouvelle réalité de démissionnaire ...

Il envoie des cartes postales pour ne pas être oublié et se donner bonne conscience. Un père doit vivre dans la conscience de ses enfants. La société lui fait encore peur. Le pire ennemi de l'autonomie est le regard des autres.

Depuis deux jours Isaac a pris du poil de la bête... un duvet lui couvre maintenant la moitié du dos et du ventre.

Ève et Stéphane s'en sont vite aperçus. Pour eux, il suffit de crier fort quand ils ont faim ou de brailler un peu pour qu'Isaac les presse sous son ventre, dans la ouate de son nouveau corps.

Le calendrier avance. Noël approche. Isaac prend de plus en plus panique. Il a peur d'être sacrifié pour le réveillon. Il s'interroge ainsi très souvent sur le mystère entourant les jeux cyniques des petits. Ceux-ci ont depuis quelques temps commencé à se déguiser en loups et poursuivre ce pauvre Isaac, de plus en plus officiellement une dinde, en voie de devenir volatile. C'est la terreur ! Comment faire pour échapper à son destin ?

Isaac se met à dessiner. D'abord, il sabote le calendrier, brûle les 25 décembre, les premiers janvier et les jours de Pâques. Par la suite, ayant remarqué le désintéressement complet des enfants à aller jouer dehors, il peint de faux paysages pour camoufler la porte au cas où ... et de fausses portes pour les placer au mur. Il se sert du magnétophone pour imiter les bruits d'une serrure fêlée au cas où ils essaieraient un jour d'ouvrir la fausse porte. Les bruits seraient automatiquement déclenchés en touchant la poignée.

Bientôt, Isaac constate en se regardant dans le miroir qu'il n'est pas une volaille bien ordinaire, mais un pélican. Pour voler, il doit démolir le toit. Malgré ses efforts, peu de temps s'écoule avant qu'il ne se heurte à la coupole. Sa survie est en jeu, car il manque ainsi d'exercices physiques. Pour ne pas être

tiré au fusil par les jeunes qui le chassent et qui s'adonnent au tir -à-l'arc, Isaac doit sortir la nuit.

Au début, pas de problème, sauf, qu'il se heurte de plus en plus souvent à la coupole. Avec le temps, ses ailes battent si vite que malgré lui les murs tremblent. Les lumières s'allument. Il doit à nouveau se coucher. Aussitôt, que tout est redevenu noir. Il s'élançe alors à nouveau. Les lumières rejaillissent. Cette situation lui devient très pénible. Il hésite. Il se sent névrosé, dépressif à un point tel qu'il perd du poids, ce qui complique l'acte de voler parce qu'il en perd plus d'un côté que de l'autre. Sans trop le savoir, à force de souffrir Isaac redevient Isaac. Maigre comme un saint qui manque de vitamines ou qui s'amuse trop avec son sexe. Les saints sont des obsédés de la perfection.

C'est dans une maison qu'il ne reconnaît plus qu'il retourne dans la réalité ou à la fiction ? Il ne le sait plus très bien et s'en fiche éperdument.

La première constatation : Ève et Stéphane ont disparu. Fantoche est assis, les pieds dans le fourneau, gueulant pour avoir sa tasse de café. Il porte maintenant une longue barbe et marche à l'aide d'une canne en bambou, ce qui lui procure l'allure d'un prophète. Parfois, oubliant qu'il n'est plus à la taverne, Fantoche s'assoit près de la table et parle à un interlocuteur inconnu. Isaac est perdu. Il y a bien Fantoche, mais que sont ces dessins sur le mur ? Il a beau chercher : rien de tel dans sa mémoire.

Il voit une lettre sur la table. Il s'approche, la saisit et lit :

« L'hiver sera long encore une fois. La neige me pourchassera jusqu'en mon lit. Maudit torrieux ! J'en ai marre de cette mort qui me lèche la visage.»

10h.37. Stéphane et Ève sortent de leur chambre. Ève porte un bébé dans ses bras. Elle approche d'Isaac et lui montre le ventre de la petite. Il est écrit dessus : Monia. Ève lui explique que ces lettres disparaîtront dès que l'enfant pourra se reconnaître à l'appel de ce nom. Monia est très jolie.

Stéphane s'approche d'Isaac et lui raconte son voyage sur la planète d'Ève.

" C'est très beau, tu sais ... mais j'ai eu tellement peur. Plus le petit prenait forme, plus la tête d'Ève grossissait. Au troisième mois, nous nous sommes rendus chez le médecin de sa planète. Pour la naissance, nous sommes demeurés l'un en face de l'autre à scruter nos vies pour trouver un nom approprié pour l'enfant. Il fallait pour qu'il naisse qu'à force de concentration, moi et Ève, tombions d'accord sur le même nom pour l'enfant. Ce fut une expérience

pénible, mais dès que nos inconscients se furent mis d'accord, Ève ouvrit la bouche et cria : MONIA.

Cet appel permit à la petite de se libérer de la bouche d'Ève. Elle était une fumée rose. Ma participation ? Intuitivement, j'ai aussi crié Monia. La fumée prit de plus en plus la forme d'un enfant. Ce n'est qu'au moment où le nom de Monia s'inscrivit sur son ventre que la petite prit chair. Déjà, elle était très autonome. Nous n'avions plus qu'à nous amuser avec elle jusqu'à ce qu'elle devienne une adulte. Chaque jeu sert à développer un trait particulier de son caractère.

Isaac n'en revenait pas ... il était déjà grand-mère. Fantoche avait aussi vieilli. Il était revenu à la maison pour y vivre sa vieillesse. Pourtant, tout cela s'était passé hors-temps. Isaac et Fantoche n'avait pas physiquement tellement changé, mais l'impatience d'Isaac devant les trois enfants témoignaient de son déperissement.

-- Heureusement que j'étais là, affirma Fantoche, sinon il ne serait jamais revenu de cette maudite planète. Ce n'est pas, toi, ma femme, qui s'en occupe le plus. Si j'avais su que tu étais aussi paranoïaque, je ne t'aurais jamais choisie.

À ces mots, Isaac comprit qu'il était maintenant à la fois le frère, la mère et la grand-mère de Stéphane, Ève et Monia.

Isaac trouvait de plus en plus pénible de déterminer exactement son identité. Il savait qu'il devait envisager un changement dans les actes de naissance voulus avant de vivre totalement, psychiquement, cette transformation. Une altération de la conscience. Il devenait le parent, à la fois, le père et la mère. Il savait que dans la société humaine, les gens ne sont pas encore assez développés pour être à la fois pédéraste et père ; encore moins, père et mère.

Ce retard est dû à la pression des féminounes qui ne saisissent pas encore le beau dans le sexe. Cette ignorance tue toutes les relations entre la pureté et la concupiscence. Mais, c'est un monde à créer, une conscience de l'au-delà que pourtant Isaac dans ses méditations avait réussi à ressentir.

Malgré toute sa bonne volonté, Isaac se trouvait un peu retard dans son rôle. À sa grande surprise, il avait conservé, de sa vie de dinde, la mauvaise habitude de couvrir ses poulets. C'est aussi avec grande peine qu'il parvenait à retenir ses prédispositions à la fessée quand les nerfs le lâchaient ... il ne devait pas, mais c'était plus fort que lui, il éclatait comme un volcan.

Le bruit ! Le bruit ! Isaac avait tellement de difficulté à le supporter, et pourtant, il ne pouvait quand même pas exiger qu'Ève, Stéphane et Monia cessent de s'amuser. La vieillesse si jeune, c'est un inconvénient. Il aurait bien voulu prendre le temps de jouer continuellement avec les enfants, mais qui se serait occupé des repas, des lavages, du ménage ? Certes, pas eux.

Quant à Fantoche, aussi bien ne pas compter sur lui, il se prenait déjà pour l'époux et comme tous les époux, il usait d'Isaac comme d'un esclave.

Isaac en avait plein le cul de ces rôles d'hommes et de femmes qui vous sont attachés au sexe dès la naissance par une société qui a besoin de définir les rôles pour mieux contrôler tous les individus. Papa. Maman ! C'est quoi ? Sinon, une autre forme d'esclavage à travers la structure que la société se donne. Certains sont esclaves d'un dieu, d'autres doivent être esclaves d'un rôle pour exister dans le grand puzzle social.

Petit à petit, Isaac, comme il est de nature féminine, devint pessimiste à outrance. Il se mit à se plaindre, à accaparer Fantoche de ses harcèlements braillards à l'effet qu'il ne lui fournissait pas assez de caresses et de soutien dans son rôle familial. Obsédé par la défense des enfants contre un père inquisiteur et incestueux, Isaac, qui lisait Freud à toutes les fois qu'il se rendait à la toilette, finit par remettre en question la présence même de Fantoche dans la maison alors que celui-ci se défendait en faisant remarquer que c'était lui qui habitait là avant... Qu'Isaac était en visite. Une vérité irréfutable, mais non appropriée.

« Si l'on a des difficultés financières, c'est de ta faute. Tu ne travailles pas assez, tu te promènes. Si je n'arrive pas à t'aimer comme au premier jour de mon arrivée, c'est ta faute aussi. Égoïste, tu me caresses jusqu'à ce que tu éjacules et tu me laisses planter là, avec mon mal, mon besoin de venir moi aussi. Les hommes sont tous des égoïstes.», devenait à nouveau le refrain favori d'Isaac. S'il avait pu le propager sur You Tube ou radiactif.tv, il l'aurait fait. Fantoche ne comprenait plus trop comment un ami pouvait être devenu sa femme sans s'en apercevoir. La société avait-elle changé à ce point ?

Isaac avait surtout peur. Personne dans la maison ne vivait comme les autres. Il craignait toujours pour les enfants, y compris Ève qu'il remplaçait dans ses schèmes mentaux. À son avis, la chasse aux communistes et aux extraterrestres ne pouvait déboucher que sur la levée de nouveaux buchers. Isaac savait que les autorités tenteraient à un moment donné, sous n'importe quel prétexte, de tuer dans l'œuf cette nouvelle forme de vie qui échappe à leur pouvoir.

La vie devenait d'autant plus dangereuse que les enfants, eux, ne comprenaient pas l'importance que les autorités accordent aux lois antinaturelles puisque ça leur permet de créer des divisions, des sectorisations, entre chaque

mode de vie et même, de les amener à se sentir ennemi entre eux. Diviser pour régner.

Isaac songeait aux moyens à découvrir pour se débarrasser de Fantoche. Les femmes ont besoin d'homme pour leur faire l'amour et les nourrir, mais elles n'aiment pas les hommes dans la cuisine et le salon à regarder la tivi ou dans les tavernes parce qu'elles ont peur qu'ils parlent contre les femmes. L'homme est dans la permanence de leur vie comme la nuit dans la journée. Isaac songea d'abord à mettre quelques gouttes d'arsenic dans son café. Plutôt que de crever, Fantoche rajeunissait à vue d'œil. Bientôt, il devint un adolescent alléchant. Isaac cessa le traitement et tomba raide amoureux de Fantoche.

Fantoche quant à lui se fit de plus en plus sarcastique comme tous les adolescents. Il entraîna les trois plus jeunes dans ces veuleries. La vie devint insupportable pour Isaac. Batailles et pleurs. Isaac les aurait pendu tous les quatre, mais il les adorait trop pour user de violence sans être des jours, pour ne pas dire des mois, à se culpabiliser de ses gestes et de son incapacité à être une mère modèle.

Peut-être qu'Isaac n'avait pas assez de femme en lui pour être une vraie mère ? Il voulait trouver une formule nouvelle pour apporter à ses poulets le paradis terrestre. Il manquait d'imagination et ne savait rien faire de créateur. Parfois, le soir, quand les besoins devenaient trop grands, Isaac se faufilait près du lit de Fantoche. Il passait la main par ci et par là. Fantoche dormait un œil ouvert, le sourire aux lèvres, l'extase au ventre... Que c'est merveilleux d'être adolescent ! Quant à Isaac, dès qu'il touchait le but, la fumée lui sortait de tous les orifices, tant il bouillait intérieurement. C'était des nuits adorables pour Isaac, des nuits qui lui redonnaient courage. Une compensation pour les journées d'enfer.

Un jour, Fantoche ainsi que ses trois disciples allèrent faire un tour à la plage. Le scandale ne tarda pas : quatre enfants nus, c'était assez pour renverser le gouvernement. Isaac dut courir durant des semaines à travers le pays, angoissé à fendre le ciel en quatre, avant de les retrouver entre les mains d'un capitaine de police qui avait décidé de les garder pour lui plutôt que de les traîner à l'État de Grâce.

Ce ne fut pas sans sermons qu'Isaac réussit à les ramener à la bergerie... on devrait plutôt dire au poulailler... heureusement que le capitaine de police pouvait être accusé d'enlèvement, sinon Isaac eut été veuve très longtemps.

Malgré les extravagances, Isaac n'osait pas trop parler. Il ne voulait pas perdre Fantoche, ni les enfants, même si souvent il aurait préféré de ne plus les avoir à la maison pour mieux profiter de la vie.

La liberté, c'est sacré ; mais parfois à force de souffrir, la liberté, il se l'aurait bien envoyé queuque part. Alors, c'était les grandes rafales du je ne vauz rien. Je ne suis bonne qu'à parler. Tabarnak ! Comment aie-je pu rêver si longtemps à un monde meilleur ? Les fissures dans sa personnalité s'élargissaient à chaque échec : des tremblements de nerfs, y en a eu.

Inévitablement, Isaac douta de la supériorité de sa conception ou du moins cessa de rêver de changer le monde du jour au lendemain. Il venait de comprendre qu'il est un brin de sable dans le tas. Il reconnaissait la difficulté de vivre hors de l'éducation reçue dans son enfance et de ne pas traduire dans ses gestes et paroles, tout ce que l'on avait reproché à ses parents.

Un peu plus et Isaac aurait reconnu la réalité de la détermination de sa vie par les gènes, les chromos, toute la bastringue.

Si Isaac réussissait à vaincre certains préjugés, les petits voisins étaient là pour rappeler aux enfants ce que tout bon petit enfant doit savoir pour devenir un noble citoyen.

Isaac en avait plein le cul. Il se mit à boire les bières de Fantoche, se désintéressa tellement de la maison que petit à petit, les enfants apprirent à se débrouiller seuls. Parfois, ils devenaient plus bébés pour attirer l'attention ou retrouver la chaleur de l'époque où il n'avait qu'à se coucher sous Isaac pour être en parfaite sécurité. Parfois, c'était de véritables enfants-adultes, si bien que Fantoche se mit à s'inquiéter à son tour.

Les petits l'ayant toujours vu moisir dans son coin, avant de devenir grâce à son âge le tyran des plus petits, décidèrent de le mettre à sa place.

Fantoche fut, à partir de cette date, exclu du monde des petits. Ces derniers semblaient d'autant plus heureux qu'ils étaient laissés seuls. Fantoche et Isaac pleuraient dans leur coin, se demandant si les petits ne souffriront pas de leur absence. Ils se firent disponibles tout au plus. Les enfants les voyant se torturer, s'accuser, ne tardèrent pas d'en faire leurs esclaves. Fantoche devint le chien de la maison, Isaac, le chat.

La vie de chien et de chat n'est pas toujours facile, surtout avec des enfants. Ils ont beau vous aimer, ça ne les empêche pas de vous tirer les poils, vous flanquer la raclée, vous obliger à se plier à tous les caprices, et surtout, oublier pendant des jours que vous aussi, vous avez faim.

Carletti a découvert les traitements par électrochocs dans les abattoirs de Rome où les cochons étaient tués par les électrocutions. Ceux qui n'en mouraient pas manifestaient certains changements dans leur comportement. Carlotti commença alors à faire infliger des choc électriques à des malades mentaux pour les faire changer de conduite, de la même manière, Hitler extermina " expérimentalement " soixante mille malades mentaux, et c'était aussi pour "améliorer la race ! ".... (David Cooper, **La mort de la famille**)

Aujourd'hui, pour soigner les pédophiles en prison, on les force à se masturber en regardant des enfants dans la pornographie infantile , jusqu'à ce que ça devienne souffrant, de manière à associer ce geste à une douleur et non à un plaisir... Une autre forme fasciste de torture...plus hypocrite

Isaac quitta la maison. Les enfants n'avaient plus besoin de lui. Ils se débrouillaient, ayant atteint une autonomie que bien des adultes leur envieraient.

Quand le soir survint, Isaac monta sur une clôture et se mit à miauler. Les bruits de ces appels à l'amour provoquèrent un tel effroi que les autorités organisèrent une battue. Isaac se retrouva à l'État de Grâce. Que pouvait-on faire d'un chat à l'État de Grâce ?

Trois juges étaient installés au quatrième étage. Ils discutaient de leur carrière. À leur avis, fallait trouver moyens d'éliminer cette vermine qui contaminait leur existence. Ils décidèrent de relâcher Isaac, après lui avoir infligé 40 électrochocs. Isaac avait maintenant davantage l'allure d'un porc-épic que d'un chat. Il titubait. Jamais de toute son existence, il ne s'était senti aussi perdu. Il enfila quelques rues, quitta la ville et sans trop s'en rendre compte et comprendre, il s'enfonça dans le puits qui l'avait déjà happé.

Un tourbillon. Isaac pleure. Le désespoir lui sort par le nez en morve mauve. Il se retrouve sur le bord d'un lac, nu, plus jeune qu'avant. L'enfant qui l'avait jadis fasciné survint. Isaac pleurait de joie. Il se pencha sur l'enfant, l'embrasse, puis, il but à son pénis. La vie reprenait des forces. Bientôt, Isaac put recommencer à rire. Longtemps Isaac et l'enfant s'amusèrent sur le bord de la plage.

10h.38 Isaac est à nouveau dans son lit. Il s'approche de son bureau, y saisit un papier et lit :

"L'hiver sera long encore une fois. La neige me pourchassera jusqu'en mon lit. Maudit torrieux !"

Les juges de l'État de Grâce ne s'étaient pas trompés. Le chat et le gars

aux mentras étaient bien une seule et même créature. Installé sur le bord du puits, ils discutèrent durant trois semaines à savoir quel moyen prendre pour éliminer ce danger naturel. Le consensus se fit sur l'urgence de plonger aussi à l'intérieur du puits et y découvrir ce qui pouvait bien permettre à Isaac de survivre sans cesse à leur attaque.

Un policier eut ordre d'y pénétrer. L'officier sur le bord de la plage, nu, avait peine à se contenir quand survint l'enfant. Le policier se livra d'abord de bonne grâce aux jeux de l'enfant. Puis, pris de vertige, une espèce de peur panique, probablement provoquée par la culpabilité et la honte d'être nu, de se laisser fasciner, s'empara de lui. Sans comprendre, le policier accrocha l'enfant par la gorge et l'étrangla. On tue toujours son péché.

Isaac perdit conscience. Plusieurs heures, il délira sur le plancher. Fantoche était assis à ses côtés délirant lui aussi. Ève eut bien des difficultés à soigner Isaac puisque sans cesse, le chien Fantoche lui refusait qu'elle s'approche de son nouveau maître Isaac.

Quand Isaac se leva, après avoir repris assez de forces pour boire dans sa tasse, il aperçut le cadavre de Stéphane qui flottait sur les vagues de son café. Isaac pris de convulsions se mit à crier : " Ils ont tué mon frère, mon enfant ! Ils ont tué Stéphane. "

Isaac savait que jamais plus il aurait la force et la lucidité nécessaire pour échapper à l'État de Grâce. Cette fois, il était engagé malgré lui vers une mort certaine. Il venait inconsciemment de décider qu'en étant un danger pour les autres, il ne lui restait plus qu'à se suicider ... C'est la rançon de la culpabilité.

Isaac se leva et lança la tasse contre le mur. Du même coup, il tua le policier qui tentait par tous les moyens d'échapper à cette autre dimension dans laquelle il s'était constitué prisonnier. Une fumée brune s'éleva de la tasse. Isaac tomba à genoux, la tête entre les mains. Il venait de comprendre. Le meurtre de l'enfant, c'était un des électrochocs subis à l'État de Grâce.

Isaac avait tué le premier personnage apparu dans sa mémoire. Et, ce n'est que par la continuité de ce processus qu'un policier a subi le même sort. Isaac avait de la difficulté à contrôler son tempérament. Si Isaac à l'État de Grâce n'avait pas eu peur que les enfants aient à subir la répression policière, cela ne serait jamais arrivé. Comment Isaac aurait-il pu s'empêcher de penser ? Comment aurait-il pu s'abstenir de s'inquiéter de Stéphane ?

Isaac pleurait. Comment pouvait-on tuer quelqu'un en l'aimant ? Si la réalité était difficile, elle permettait à Isaac de comprendre les effets boomerang de l'énergie quand on ne sait pas l'utiliser correctement.

Du coup, il saisit que l'autoritarisme dont il se sentait coupable n'était que de

la peur. Il craignait pour les enfants et son autoritarisme n'était en fait qu'une réponse à ses craintes.

Isaac se sentait peut-être moins coupable, il ressentait quand même beaucoup de répugnance à son égard. " Les adultes peuvent donc involontairement propager leurs bébêtes chez les enfants, les étouffer et les tuer en les surprotégeant." C'était une dure leçon à prendre.

Isaac plaça la tête sur l'épaule d'Ève qui ne comprenait pas toute cette émotivité. Elle savait avoir le pouvoir de ramener Stéphane à la vie ; mais Isaac semblait ignorer cette possibilité.

Isaac était triste. Chaque minute, il vieillissait à vue d'œil. Cette fois, il perdait vite patience quand Monia s'agitait. Il se sentait coupable à travers l'enfant de son frère de ne pas avoir su comprendre à temps que les enfants ne vivent pas la vie des adultes. L'ordre adulte est davantage pour eux un chloroforme qu'un vitalisant.

Plus Isaac se sentait coupable de la perte de Stéphane, plus il était impatient envers Monia. Puis, il se reculpabilisait d'être aussi pointu. Isaac souffrait. La peur le rongait au point qu'il ne voulait plus penser pour s'assurer que cette fois, il ne créerait plus de problèmes. Il craignait même que l'État de Grâce puisse intercepter à nouveau ses pensées.

L'État de Grâce était loin de se soucier des morts. Au contraire, la direction de la planification de la «Mort Assurée» venait de décréter l'exigence d'installer une usine de pâtes et papiers, près du puits. Le but de cette entreprise était la pollution rapide pour s'assurer qu'Isaac ne puisse plus puiser à la vie et la répandre... selon les autorités, il risquait d'y avoir des poissons dans le puits et ces animaux pouvaient éventuellement remplacer Stéphane, en fournissant à ce maudit Verseau , les énergies pour poursuivre son travail néfaste.

Les juges étaient de plus en plus obsédés par la vie. Il fallait la détruire coûte que coûte puisqu'elle risquait de se propager aux autres citoyens. Il n'aurait donc pas suffi de mettre le pays sous une coupole, de frustrer les gens au point qu'ils portent déjà leur tombeau. Fallait pousser l'action. De grandes manœuvres furent organisées pour détruire les arbres. Rien de vivant ne devait survivre. Les techniciens étudiaient même des processus pour s'attaquer à la matière, celle-ci représentant à un degré moindre, mais quand même existant, une forme de vie primitive.

L'État de Grâce s'était trouvé une devise : «**mourir coûte que coûte**». Le gouvernement avait donné ordre de dorénavant cirer son cercueil huit heures par jour. Cette nouvelle loi plutôt que de ramener les gens à leur état de mortel créa

toutes sortes de nouveaux troubles : le bruit des chiffons perturbait la stagnation. Fascinés par le bruit, certains désobéissaient volontairement en frottant leur tombeau de 10 à 15 minutes de plus. L'armée et l'État de Grâce avaient beau faire la loi, ils ne pouvaient tout de même pas embarquer tout le monde en prison ou à l'asile. Il n'y avait plus de place. Impossible de fusiller les gens en groupe comme le faisait Hitler, cela risquait de provoquer des émeutes durant les moments de lucidité de la population.

Les autorités décidèrent donc de procéder par élimination sélective. Il fallait de l'imagination pour réaliser « sans se faire prendre » tous ces meurtres nécessaires.

Après les suicides, ils inventèrent les accidents. Ce processus avait un désavantage, il était tellement lent que la population risquait de comprendre à un moment donné. S'il fallait que cette coutume se perpétue, il était évident que l'appareil répressif risquait de sauter à un moment donné.

Pour éviter ce problème, l'État de Grâce organisa un concours national de frottage de cercueil. Juste avant les jeux, celle-ci obligea quelques athlètes à prendre un certain poison. Les olympiques furent radio-télédiffusées. Comme prévu, au beau milieu des compétitions, les héros s'effondrèrent juste au moment où leur cercueil commençait à laisser poindre une tache de nudité. Ces morts tragiques ont été suivies durant des semaines de débats orageux à la radio et à la télévision. Évidemment, la leçon principale était qu'il peut être mortel de « trop se frotter le cercueil ».

Quelques mois plus tard, l'ordre était rétabli. Tous les "frotteurs de cercueil" étaient persécutés par les autres porteurs qui craignaient être allergiques au grincement des cercueils. La paix était sauvée... Même Isaac, dans son élan suicidaire, sauta une journée de mentra.

Ève était désespérée. Elle n'aurait jamais pu prévoir un tel affaissement de Fantoche et surtout d'Isaac ... ils avaient beau être peureux, ils étaient assez primaires pour ne pas se laisser abattre aussi facilement. Se servant de la possibilité d'obtenir par la télépathie une foule de renseignements sans éveiller de soupçons, Ève se brancha aux pensées du chef de police.

Le temps passait sans que rien ne lui aide à comprendre. Pour provoquer les événements, Ève alerta un journaliste de la mort de l'agent qui s'était infiltré dans le puits. Les répercussions après qu'eurent été révélées ces informations furent au-delà de ce qu'Ève espérait. Elle apprit la peur des autorités quant au moindre vent de vérité en ce qui concerne la violence, d'une part, et que le puits avait été découvert par accident bien avant qu'Isaac ne s'y rende.

Poussé par la curiosité des journalistes, le chef de la police inventa une supposée tentative de sauver la vie d'un enfant qui était tombé dans le puits pour expliquer la présence du cadavre du policier, flottant à la surface de l'eau. Le chef de police y alla même en proclamant des funérailles nationales pour ce héros.

Ève acheta un journal et le remit à Isaac qui, devant les faits, dû convenir une fois pour toute qu'il n'avait rien à voir avec la découverte du puits.

Pourtant, très longtemps, il continua de fonctionner comme si il avait été si traumatisé qu'il fallait laisser guérir sa plaie. Ève et Monia s'y appliquèrent. Elles versèrent des hallucinogènes dans le café d'Isaac de manière à ce qu'il puisse devenir momentanément enfant. Il put ainsi retrouver ce qui tout jeune l'avait fait croire qu'il était un talisman de malheur pour les autres. En éliminant ce problème, Isaac pourrait ensuite facilement vaincre cette dernière peur puisque la peur est cumulative au même titre que la joie.

Ève poussa la cure beaucoup plus loin.

Après quelques semaines de recherches, elle informa Isaac, Monia et Fantoche de son intention de s'installer avec un autre groupe d'enfants, près d'une rivière. Ils vivraient ainsi en commune. Isaac et Fantoche miaulaient et jappaient de joie ... enfin leur serait-il permis de recommencer à rêver.

Peut-être qu'un jour, ils seront capables de voir ce nouveau monde où les enfants n'appartiennent à personne, sauf à eux-mêmes. Un monde où les parents n'auront plus à travailler plus de 25 heures par semaine pour vivre avec facilité. Un monde où la vie est respectée, un monde où il n'y a que des âmes d'enfants.

Le déplacement effectué, Ève organisa par la suite une cérémonie méditative autour du cadavre de Stéphane. Elle savait qu'en groupe si chacun désirait vraiment que Stéphane vive, il serait possible par la force de leurs énergies de permettre à l'énergie défectueuse de Stéphane de reprendre sa vitesse, sa chaleur, sa vie.

La séance dura peu de temps. Monia s'approcha de son père et lui souffla dans la bouche, tout en lui pinçant le nez et lui caressant le corps. Si Stéphane avait bu à la vie de la planète enfant, en s'y rendant pour donner naissance à Monia, il lui serait possible de revivre en répondant à cet appel.

Une forte lueur bleue anima l'appartement. Il y avait comme une émanation de gaz de chacun, les uns plus bleus que les autres. Plus la concentration d'énergie se produisait, plus les participants avaient l'impression d'appartenir à

un tourbillon. Chacun en l'espace de quelques secondes se sentit projeter en un nouveau lieu. Monia, Ève, Isaac et Fantoche étaient dorénavant sur la planète enfant.

Petit à petit se déroula le même processus qu'à la naissance de Monia, à la seule différence que Stéphane naquit presque exactement comme il était physiquement auparavant. La mémoire n'étant pas toujours d'accord avec le passé, selon les individus, Stéphane renaquit avec un œil bleu et au autre bleu-vert. Un gêne se permettant une petite gêne. Ses cheveux étaient moins foncés. À leur grande surprise, Fantoche et Isaac avaient retrouvé leur allure humaine, mais cela ne dura que le temps de ce voyage spatial.

Isaac et Fantoche se sentaient encore trop inférieurs pour vaincre le besoin d'un suicide émotif et moral. Fantoche se terrait sous le poêle, Isaac cherchait la moindre occasion de fuir le foyer.

Quant aux enfants, grâce à cette commune, où les âges n'existaient plus, où la possibilité d'avoir le choix des parents selon leur besoin d'apprendre et de vivre, la solitude était vaincue. Ils étaient d'éternels autonomes.

Comment produire ce même miracle pour Fantoche et Isaac ? Ève n'arrivait pas à s'expliquer ce refus à la vie d'Isaac et de Fantoche à cause de leur peur de l'État de Grâce. Effectivement, les deux larrons ne parvenaient plus à reprendre l'énergie qui les constituait enfants parce qu'ils se culpabilisaient d'avoir agi comme des adultes envers les petits. Leur expérience de père avait mal tourné. Leur seul remède ne pouvait être que de se pardonner, se montrer tolérant à leur propre égard, mais ils n'y parvenaient pas.

" Tu ne peux pas aimer les autres si tu ne t'aimes pas toi-même. "

Les dirigeants de l'État de Grâce paniquaient. Il avait beau avoir tout détruit de ce qui était vivant, d'avoir tout cimenté, quelque part la vie se manifestait sporadiquement. Pour vaincre cet ennemi invincible, l'État de Grâce multiplia la répression par la rétention d'eau.

Les avocats, imbus de leur chance de promotion, encensaient les juges nommés par l'État de Grâce. Ces juges avaient été choisis pour faire montre du moins d'humanisme possible, d'où prenaient-ils plaisir à être le plus sévère possible. Même les règles garantissant l'équité étaient transgressées avec bonhomie. C'était la grande fête des sadiques et des obsédés. La loi existait pour permettre le festin de « la grasse mort » au cours de laquelle on appliquait sur ce qui restait de vivant, des sangsues, qui ont besoin de se la couler douce pour se régénérer.

Isaac, pressé par le besoin de crier son dégoût, de crier à tous ceux qui

voulaient bien l'entendre, s'écarta de la commune en pestiférant : « J'en ai assez d'être un danger pour les autres. J'aime la Vie et les êtres vivants.»

Ces miaulements provoquèrent tout un branle-bas de combat. L'armée cherchait mitraillette à la main avec ordre de tirer sur tous les suspects, ce maudit chat qui perturbait l'harmonie mortuaire. Comment pouvait-il continuer à vivre puisque toute vie était détruite.

Isaac se pressa sur le trottoir étonné de tout ce remue-ménage. Une bonne femme, l'apercevant malheureux et chétif, le prit dans son panier et l'amena chez elle.

Le chat Isaac n'en revenait pas. Il ne comprenait pas par quel miracle il était à nouveau dans sa famille. Sa mère était toujours aussi plaintive et Rudolf, son père, faisait une profonde dépression. Il y avait de quoi faire sauter les plombs à n'importe qui. Son attitude avec Isaac et Stéphane avait créé en lui, en premier lieu, un profond sentiment de révolte, puis, de culpabilité, pour enfin se définir par le besoin de laisser libre cours à son affection. Il avait saisi le fait que la société assassine une perception globale des autres, en supprimant les caresses et surtout le toucher « Look but don' t touch ! » dans le but de tuer toute forme de communication. Maudite société contre nature !

Rudolf était devenu alcoolique à la suite du départ d'Isaac et de Stéphane. C'était sa façon à lui de se suicider. " Quand on est rien, pensait-il, ça ne sert à rien d'exister, de propager le malheur. " Cette culpabilisation ne tenait qu'aux reproches de sa femme qu'il trouvait pourtant bien pleurnicharde. Ce poison pénétrait dans chaque pore de son corps ou du moins de ce qui en restait. Il se tuait à vouloir crever. Il se trouvait trop souvent seul pour que la vie ait un sens.

Rudolf avait toujours espéré l'élimination des hiérarchies, la prise en main par la base de l'aménagement de la vie. Sa passion pour le syndicat avait renchéri son besoin d'aider la communauté, la nécessité de dissoudre les barrières entre humains et surtout le goût de se battre pour des choses plus fondamentales que le pouvoir et les salaires. Rudolf fatigué commençait à percevoir l'écrasement de l'enfant dans l'adulte, la force de l'homogénéisation des gestes créés par un milieu où tout est pipé d'avance.

Maria, son épouse, avait trouvé un emploi à l'extérieur, c'était sa façon à elle de compenser la perte des enfants. Elle se sacrifiait cette fois en s'imposant encore plus de travail pour des enfants absents, car elle espérait toujours leur retour. Elle était même devenue chef d'une petite entreprise locale. Elle pouvait ainsi repayer les bourses qui avaient jadis été données pour de l'éducation de ses enfants.

Par contre, dès son retour à la maison, elle couvait davantage Jean-François,

le petit dernier, lequel n'en finissait pas d'inventer les 400 coups pour manifester sa révolte contre cet étouffement maternel. C'était devenu un monde dans lequel on cherchait à se blesser le plus possible. Tout le monde voulait être à la fois le sadique et le martyr, seul moyen de devenir disponible aux bonnes attentions de l'État de Grâce. Plus la discorde existait dans la maison, plus l'État de Grâce était satisfait.

Jean-François n'en finissait plus d'inventer des situations explosives. Il disparaissait de chez lui des jours entiers. Il exigeait que sa mère lui serve les repas au lit. Il l'engueulait à chaque fois qu'elle ne se montrait pas disponible à se plier à ses moindres caprices. Il l'obligeait à s'engueuler avec tous les voisins ayant à le défendre parce qu'il avait brisé quelque chose. L'enfer !

Cette situation morfondait Rudolf qui n'osait plus dire un mot, se rappelant les conséquences de son autoritarisme avec les plus âgés. Ils avaient quitté le foyer. De plus, il avait déjà assez de problèmes avec le parti.

Rudolf se retrouvait assisté social et viré du parti pour lequel il s'était battu toute sa vie. La cause de son renvoi : il avait osé contredire le président du syndicat, en l'accusant de collusion avec le président de la République.

Le président exigeait une plus grande répression. Rudolf, sans directement mettre le doigt sur le bobo, manquant d'informations, mettait parfois en péril les amitiés des deux présidents, et du syndicat et du pays, en oubliant qu'ils étaient ennemis seulement devant la télévision ou les journaux.

Les deux présidents ne pouvaient rien contre lui, car il était aimé par tous ses camarades.

Pour avoir raison de Rudolf, le président du parti assisté de la police, organisa contre celui-ci une véritable campagne de salissage. Le but principal était de forcer Rudolf à se radicaliser pour ainsi mieux justifier l'intervention des flics et du même coup le discréditer auprès de ses camarades. Ce programme d'isolation visait à le rendre assez paranoïaque pour qu'il finisse par se suicider. Le grand coup fut porté quand l'isolation se transforma en un vote de non-confiance en lui et ses camarades. Craignant que ses camarades aient à subir la même répression que lui, par sa simple présence, Rudolf s'injecta une over dose de morphine pour cesser d'être un danger pour ses camarades.

Isaac aurait bien aimé sauver son père. Ses facultés lui permettaient de comprendre le jeu de l'État de Grâce qui avait décidé de s'en débarrasser à cause de sa connaissance des liens entre les deux présidents et ainsi permettre aux gens de comprendre leur jeu, soit de faire croire qu'ils appuyaient la révolution qu'ils

prêchaient alors qu'en réalité leurs gestes visaient à l'étouffer, en posant des actes visant à justifier plus de répression. Rudolf devait payer de sa vie sa foi dans le changement global véritable. Il avait ainsi sacrifié sa vie pour rien, car personne n'avait entendu ses dernières paroles dénonciatrices.

La mort de Rudolf survint alors que Jean-François entrait dans sa préadolescence.

Isaac, n'ayant plus son père pour le flatter, se tourna davantage vers son frère cadet. Il se fit de plus en plus attentif aux affections de Jean-François qui prenait plaisir à se faire masser le ventre et lécher la queue.

Isaac adorait ce nouveau sport. Il n'y voyait aucun mal puisque le seul moyen d'éliminer la violence chez n'importe quel être est de lui offrir la possibilité de jouir et être heureux. Isaac savait par expérience que la révolte est le produit des frustrations et que celle-ci diffère fortement de la révolution car, cette dernière consiste davantage à créer un monde nouveau, plus humain, plus heureux.

Avec le temps, le petit Jean-François prit l'habitude de coucher Isaac sous les couvertures et de le presser entre ses cuisses. Isaac, pas plus fou qu'un chat, saisit ces occasions pour lui lécher la queue. Ce qui devait arriver arriva. Jean-François connut sa première éjaculation au cours d'une de ces séances. Ce fut pour eux le début d'une nouvelle relation. Cet amour grandissant entre Jean-François et Isaac fit qu'un soir en se frôlant sur son frère, les énergies se multiplièrent, de manière à ce qu'Isaac reprit son état d'humain. Ce fut le coup de foudre. Isaac, ne pouvant révéler sa vraie nature, informa quand même Jean-François de l'existence de Stéphane et Monia. Les deux s'entendirent pour se retrouver à la commune.

Isaac partit le premier car il voulait auparavant voir une dernière fois son ancien appartement au coin des rues King et Wellington.

10h.39 Isaac entre à la maison. Involontairement, il saisit la lettre sur son bureau et lit :

" L'hiver sera long encore une fois ... "

Il s'habilla de son tombeau et descendit coin King-Wellington. Il avait à peine poussé son premier cri que la horde de l'État de Grâce lui sautait dessus. Il fut à nouveau amené en prison. Au cinquième étage, un procès se déroulait. L'accusé pour se défendre devait accuser quelqu'un d'autre. Isaac fut visé, accusé et condamné à la castration.

La cérémonie fut accompagnée de danses et de musique. Plus les participants

étaient beaux, plus ils étaient nus, plus ils créaient des effets attrayants sur Isaac qui avait l'impression d'assister à une représentation de feux d'artifice. Mais, à chaque explosion des yeux, il sentait des lames s'enfoncer dans son organe sexuel.

Après cette cérémonie de tortures, l'échec était évident. Isaac continuait toujours de désirer rejoindre les autres à la commune.

L'État de Grâce le trouvait encore dangereux. Il fut décidé qu'il serait exécuté au coin des rues King-Wellington, en l'empêchant pendant les quelques jours qui lui restaient à vivre de faire son mentra. Pour s'assurer que l'accusé n'aurait pas la force de pousser son cri, Isaac se vit placé face à un appareil tivi qui projetait des films d'horreur. Les autorités étaient certaines qu'en maintenant sa peur, elles parviendraient à l'empêcher de refléter la moindre onde d'amour.

Tout allait pour le mieux pour l'État de Grâce. Isaac faiblissait. Il n'avait plus qu'une journée à vivre. Son tombeau ruisselait dans le sang. Ses yeux étaient exorbités. Sa situation n'exigeait plus de surveillance. Isaac était à y passer, il avait déjà un pied dans le purgatoire quand un jeune garçon, nu, portant un sourire plus resplendissant que la vie, dégageant plus d'amour que ne pouvait en supporter la tivi qui explosa à son approche, vint se poser devant lui.

Isaac bougea à peine les yeux. L'état de Grâce était fier. Il avait réussi. Isaac ne répondait plus à la nudité des garçons. Il ne pouvait pas vraiment se rendre compte de ce qui se déroulait. Un autre enfant s'approcha du premier et l'embrassa. Une erreur de scénario. Les deux garçons s'approchèrent d'Isaac suspendu à son gibet et posèrent leurs lèvres sur chaque œil d'Isaac.

La chaleur de ces lèvres fut si bénéfique et si intense qu'Isaac ne put retenir un cri de joie tel que les murs se lézardèrent, laissant des arbres pousser. L'asphalte se transformait en herbe d'un vert d'une tendresse incroyable, maternelle. Les enfants étaient si heureux qu'ils crièrent eux aussi.

Le son provoqua automatiquement l'éboulement de l'État de Grâce et les juges qui l'occupaient formèrent sur le dernier morceau de ciment un nœud de vipères que des passant s'ingénierent à brûler.

Plus le temps passait, plus Isaac criait fort. La coupole sous laquelle était maintenu le pays se lézarda. Une pluie de soleil pénétra pour la première fois jusqu'aux habitants qui jouissaient de voir fondre leur tombeau et apparaître en eux un fort sentiment de liberté, au fur et à mesure qu'il découvrait la beauté de leur nudité.

De partout, des enfants nus surgissaient. En plein cœur de ce que fut,

quelques heures auparavant cet immense désert jaillit -- où se trouvait jadis le puits -- un arbre de cristal qui fut vite envahi par les oiseaux. Un arbre chantant la vie souriait à nouveau.

Isaac laissa cet endroit enchanteur, marquant le début d'une nouvelle ère d'amour, pour retrouver les enfants à la commune. La famille était à nouveau réunie.

Pendant plusieurs siècles, Isaac vécut à leur côté, comme un patient qui se fait traiter à la source même de la vie, c'est-à-dire par la présence d'enfants libres. Il n'y eut jamais plus d'hiver pour personne.

Ce qui restait de la lettre dans l'appartement d'Isaac au coin King Wellington avait brûlé dans le souffle de bonheur qui se répandait partout.

FIN